

PER

0-54

CON

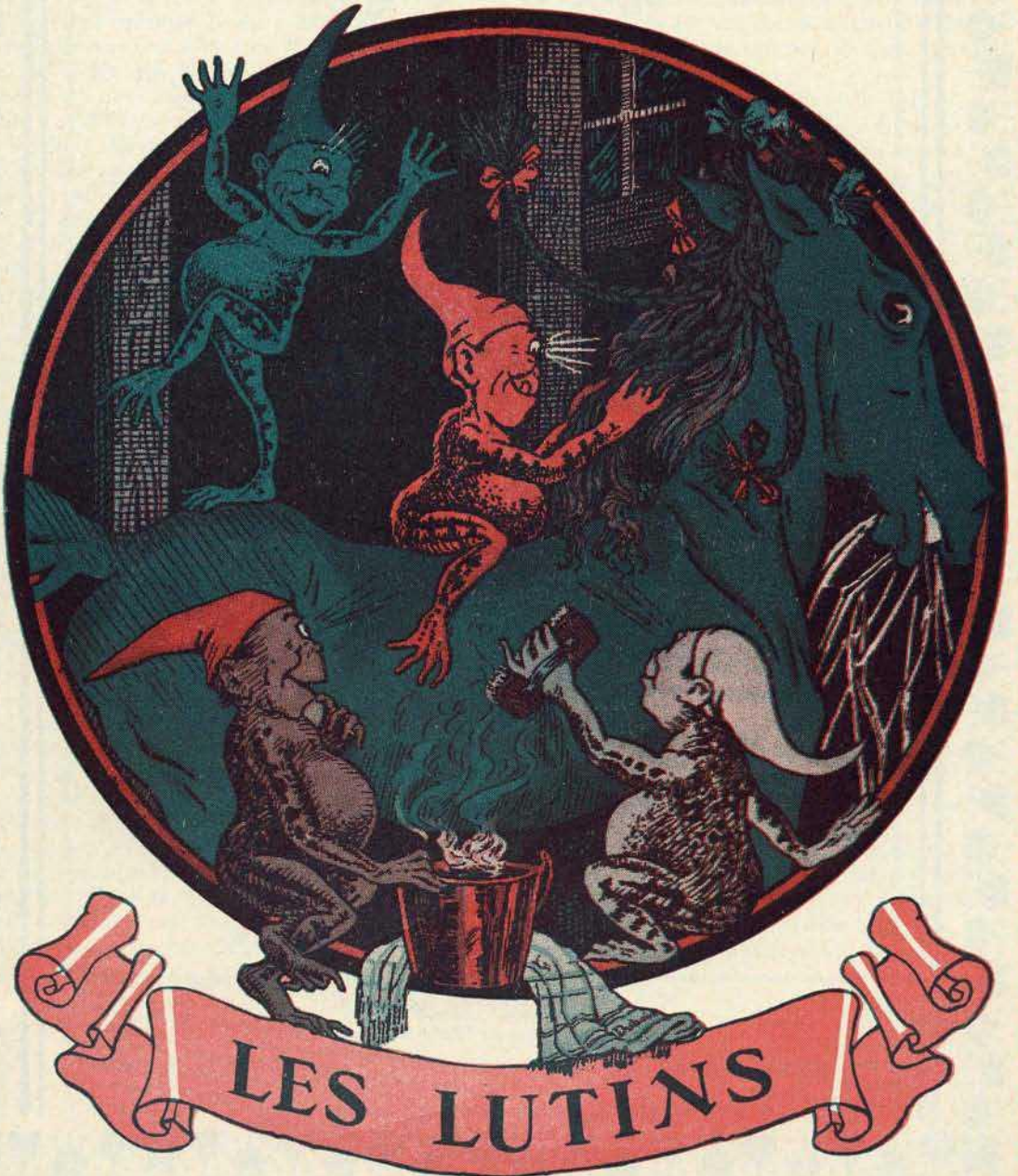
# L'OISEAU BLEU

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE POUR LA JEUNESSE  
PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL

VOLUME XX — No 6

MONTRÉAL, JANVIER 1940

Le numéro : 10 sous



1940

**Bonne, heureuse  
et sainte année!**

**R**IEN n'arrête la marche du temps. A la même cadence, au même rythme, les jours succèdent aux jours et les années aux années.

*Que sera celle qui commence? Ce que nous la ferons.*

*Je souhaite de tout coeur que l'année nouvelle soit bonne, heureuse et sainte. Elle le sera si tous les jeunes Canadiens français, Acadiens et Franco-Américains font ce qu'ils ont à faire, c'est-à-dire tout leur devoir.*

*S'ils accomplissent leur devoir d'écoliers catholiques, de langue et de culture françaises, chaque jour, l'année 1940 sera bonne, heureuse et sainte.*

LE DIRECTEUR  
de l'Oiseau bleu

LÉGENDE DU SAINT-LAURENT

# LES LUTINS

*Adaptation de François CRUSSON*

**B**APTISTE LANOUILLE est-ce toi qui as soigné Belzémire ce matin ?

— Non, pourquoi donc ?

— Quand je suis allé à l'écurie pour l'étriller et lui donner à manger, je me suis aperçu — et ce n'est pas la première fois que cela arrive — qu'elle avait été étrillée avec grand soin, qu'elle avait de l'eau fraîche, de l'avoine et du foin. La stalle avait été nettoyée et Belzémire avait la crinière et la queue des mieux peignées. Qui donc en prend si bien soin, si ce n'est ni toi ni moi ?

Avant de répondre, Baptiste Lanouette, qui fumait un petit brûle-gueule en plâtre, s'entoura d'un épais nuage de fumée, puis dit mystérieusement :

— Alors je n'en vois pas d'autres que les lutins !

— Les lutins ? Tu te moques de moi, Baptiste.

— Eusèbe Roberge, ça fait vingt ans que moi, Baptiste Lanouette, je viens dans les chantiers de la Rivière-au-Chêne, je dois savoir un peu ce qui s'y passe. — Tandis que toi, jeune homme, c'est la première année que tu viens bûcher ici.

— Ne te fâche pas, Baptiste, ne te fâche pas, je croyais, moi, que les lutins n'existaient que dans les histoires de nos grands-parents.

— Tu vas t'apercevoir, mon petit, qu'ils sont aussi dans les chantiers ! Quand ils commencent leurs espiègleries dans une place, ils en ont pour longtemps.

— En as-tu déjà vu, toi, Baptiste ?

— Bien sûr que j'en ai vu.

— De quoi ont-ils l'air ?

— Ce sont des petits diables pas plus hauts qu'une botte, avec un œil unique en plein milieu du front, mais plus brillant encore que les yeux de chats la nuit. Ils ont le nez fait comme un gland et le ventre comme une grosse tomate. Ce corps étrange est orné de

bras et de pattes de grenouilles et la tête est toujours coiffée d'un grand chapeau pointu qui ressemble à un entonnoir renversé.

— Pourquoi prennent-ils soin de Belzémire ?

— C'est qu'ils aiment les chevaux. D'ailleurs ils ne font pas que les soigner, ils s'en servent aussi.

— Ah, les sacripants, comment donc ?

— Ils viennent les chercher la nuit pour se promener et parcourir de grandes distances.

— Tiens, voilà qui explique bien des choses. Certains matins, en effet, Belzémire est nerveuse, excitée et elle semble même épuisée de fatigue. Je me demandais ce qu'elle pouvait bien avoir. Mais, le jour, où se tiennent-ils, ces lutins ? Je ne les vois jamais.

— Pas loin : ils se cachent dans quelques recoins des écuries. Inutile de les chercher on ne les trouve jamais le jour. D'ailleurs ils dorment toute la journée.

— Ils pourront aussi dormir la nuit, à l'avenir, car Belzémire ne sortira plus.

Baptiste Lanouette ne répondit pas, mais se contenta de sourire d'un petit air narquois.

Le soir, Eusèbe Roberge, qui aimait beaucoup cette belle jument blonde, au poil si doux, aux membres si souples et si rapides et qui répondait au joli nom de Belzémire, prit les moyens nécessaires pour que les lutins ne viennent pas la chercher au cours de la nuit. Il l'attacha avec une chaîne solide, fermée au cadenas. Puis la caressant amicalement, il lui dit :

— Là, ma jolie Belzémire, les lutins pourront bien te soigner s'ils le désirent, mais ils ne te mèneront pas à leur sabbat cette nuit ; ne crains rien, tu es bien attachée.

Belzémire poussa un petit hennissement de reconnaissance, car elle aimait bien Eusèbe Roberge, qui la traitait avec tant de douceur.

Avant de s'endormir, Eusèbe pensa à sa blonde, la belle Gisèle, qui avait tant pleuré

L'OISEAU BLEU

*Revue mensuelle illustrée pour la jeunesse*

Rédaction et administration, 1182, rue Saint-Laurent, Montréal, Canada.

Abonnement : Canada et États-Unis : \$1

Conditions exceptionnelles aux collèges, convents et écoles.

Téléphone : PLateau 1131

quand il était parti pour les chantiers. Ce souvenir l'attrista un peu, mais il ne put s'empêcher de rire en pensant aux lutins qui ne pourraient pas sortir Belzémire.

Mais le lendemain quelle ne fut pas sa surprise en entrant dans l'écurie! Belzémire avait la crinière et la queue tressées, nattées et entremêlées de façon si atroce qu'il fallut lui couper la crinière et la queue car elles ne pouvaient plus être démêlées.

Eusèbe ne manqua pas de consulter son ami Baptiste à ce sujet:

— Pourquoi donc, Baptiste, les lutins ont-ils maltraité de la sorte cette pauvre Belzémire?

— Oh, non! ils n'ont pas fait de mal à Belzémire, mais ils se sont vengés de toi parce que tu les a empêchés de s'en servir.

— Connaitrais-tu un moyen, Baptiste, pour se débarrasser des lutins?

— Oui. Tu n'as qu'à mettre un demi-minot de mil près de la porte de l'écurie, de sorte que les lutins le renversent en entrant.

— Mais comment cela peut-il les chasser?

— Les lutins, Eusèbe, sont de drôles de créatures. Si, en rentrant dans l'écurie, ils renversent un demi-minot de mil, pour effacer la trace de leur passage, ils le ramasseront complètement, grain par grain. Comme tu peux le deviner, ils y mettront le reste de la nuit.

— Mais je ne vois pas comment ça les empêchera de revenir.

— Quand ils se sont fait prendre trois ou quatre fois, ils ont assez de cœur pour ne plus revenir.

— Y a-t-il d'autres moyens pour les éloigner?

— J'ai entendu dire qu'en Acadie on traçait de grandes croix sur les portes des écuries et des bâtiments et que là où il y a des croix, les lutins n'entrent pas.

— Est-ce que les lutins sont des démons, que les croix leur font peur?

— Ils sont au moins des cousins de Satan, car ils font tout ce qu'ils peuvent pour empêcher monsieur le curé de porter le bon Dieu aux mourants.

— Que font-ils au juste?

— Un jour que je conduisais monsieur le curé chez un malade, tout à coup le cheval partit seul au galop, laissant la voiture au milieu du chemin.

— Que s'était-il passé?

— Les lutins avaient coupé les traits et autres parties du harnais.

— N'exagère pas, Baptiste.

— Je te le dis, Eusèbe, c'était comme si on avait coupé le harnais au couteau. D'autres fois, bien pis, les roues de la voiture partaient et nous culbutions dans le fossé. C'est si

vrai que nous y allions toujours deux voitures, de sorte que si une manquait, monsieur le curé, portant le bon Dieu, montait dans l'autre.

— Alors moi, je n'y comprends plus rien. Si les lutins sont des êtres malfaisants et que tu peux t'en défaire aussi facilement que tu viens de me le dire, pourquoi les souffres-tu depuis vingt ans?

Avec un sourire d'immense pitié Baptiste Lanouette répondit:

— Mon pauvre Eusèbe, on voit que tu es jeune et que tu ne connais pas les lutins.

Si je les endure depuis vingt ans, c'est parce que les lutins, tu sais, on parvient à les attraper; si celui qu'on attrape est une *lutine*, on peut l'échanger pour un plein baril de pièces d'or.

— Quoi! Un plein baril de pièces d'or si le lutin qu'on capture est une *lutine*?

— Oui, jeune homme. Et si tu veux que les lutins reviennent, n'attache plus Belzémire de façon à l'empêcher de sortir.

— Penses-tu, Baptiste, comme Gisèle serait heureuse si j'arrivais au jour de l'an avec un plein baril de pièces d'or?

— Que feriez-vous avec tout cet or?

— Pour commencer on irait chez monsieur le curé pour mettre les bans à l'église.

— Tu l'aimes assez pour l'épouser ta Gisèle?

— Bien sûr. Si tu savais comme elle est belle et bonne. C'est le meilleur parti de tout le village! Peux-tu me dire, Baptiste, comment faire pour attraper un lutin?

— C'est facile, Eusèbe: tu n'as qu'à passer la nuit dans l'écurie, les yeux bien ouverts, et être assez vif pour saisir le lutin avant qu'il ne t'aperçoive.

Le soir même Eusèbe Roberge se rendit à l'écurie pour y passer la nuit. Bien caché derrière des sacs de grain, il attendit patiemment l'arrivée des lutins. Un mince rayon de lumière filtrant par une petite ouverture au-dessus de la porte éclairait l'entrée de la stalle de Belzémire. Aucun lutin ne pouvait passer sans être vu. Eusèbe se réjouissait d'avance en pensant qu'il allait peut-être avoir assez de chance pour capturer une *lutine*, car n'y a-t-il pas, quelque part dans le ciel, un bon Dieu pour les amoureux?

— Eusèbe, Eusèbe, qu'est-ce que tu fais là, grand paresseux de bon à rien! Si tu t'imagines d'attraper les lutins en dormant bien étendu dans la paille, tu te trompes.

Les yeux petits, grimaçant, s'étirant, bâillant, Eusèbe dit:

— Je n'y comprends rien, Baptiste, je t'assure que j'ai fait tout mon possible pour rester éveillé. D'ailleurs je n'ai dormi que d'un œil, et si les lutins étaient venus, je les aurais entendus.

— Tu les aurais entendus? Oui! bien, viens voir Belzémire, elle a les flancs tout blancs d'écume tant les lutins l'ont fait galoper cette nuit.

— Ah! les malheureux, si je les prends!

— Tais-toi, Eusèbe.

Et baissant la voix Baptiste Lanouette ajouta:

— Ils peuvent être cachés ici et nous écouter. Il ne faut pas les menacer si tu veux attraper une *lutine*. Sortons de l'écurie.

Après le souper, Eusèbe se préparait à passer de nouveau la nuit dans l'écurie, mais Baptiste le fit vite changer d'idée:

— Vois-tu, Eusèbe, là tu es trop fatigué, tu vas encore t'endormir. Couche-toi de bonne heure trois soirs de suite, pour prendre trois bonnes nuits de sommeil et ensuite tu veilleras.

Eusèbe trouva le conseil excellent et le suivit. Le quatrième soir venu il s'installa dans l'écurie, bien décidé à ne pas s'endormir cette fois. Pendant une heure, il attendit sans avoir sommeil: il pensa longuement à son père et à sa mère, à ses frères et à ses sœurs qu'il irait voir au Jour de l'An et à Gisèle, qu'il espérait bien pouvoir embrasser en lui souhaitant une bonne année, car jamais encore la belle Gisèle ne lui avait permis de l'embrasser.

Mais tout à coup Eusèbe oublia Gisèle, car il vit une planche se soulever tout près de la stalle de Belzémire et un long chapeau pointu apparaître dans l'ouverture. Eusèbe retint son souffle de peur d'être repéré par le lutin, qui de son œil brillant fouillait tous les coins de l'écurie.

Bien caché, Eusèbe ne fut pas vu, bien qu'il put voir facilement par un léger espace entre deux sacs de grain. Le lutin, ne voyant personne, sortit de sa cachette, et Eusèbe put constater combien hideux il était avec ses pattes de grenouille et un gros ventre bombé en forme de tomate. Avec l'apparition du lutin, une odeur de roussi se répandit dans l'écurie.

Sur la pointe des pieds, sans faire de bruit, Eusèbe, dès que le lutin lui eut tourné le dos, sortit de sa cachette pour le saisir, mais... bing, bang, il donna un coup de pied sur une vieille terrine et le lutin, plus rapide que l'éclair, disparut par où il était venu.

Le Jour de l'An arriva sans qu'Eusèbe eût réussi à capturer une *lutine*, pas même un lutin. Il se prépara quand même à aller rendre visite à ses chers parents. Il voulait partir de grand matin, à cheval sur Belzémire pour se rendre à la gare où le train le mènerait jusque chez lui. Baptiste Lanouette le taquinait sur ce voyage.

— Alors tu es décidé, Eusèbe, tu vas faire vingt-cinq milles à cheval et cent milles en train, le Jour de l'An au matin, tout simplement pour embrasser la belle Gisèle et revenir aussitôt?

— Mais non, Baptiste, répondait Eusèbe en rougissant un peu, pas seulement pour embrasser Gisèle, mais pour passer le Jour de l'An en famille.

— En famille? Qu'est-ce qu'il peut y avoir de si intéressant chez vous, le Jour de l'An?

— La bénédiction paternelle et le dîner de famille, Baptiste.

L'an dernier, à la tête de tous les enfants, et il y en a seize chez nous, dès sept heures du matin je m'agenouillais aux pieds de papa en disant: Au nom de tous vos enfants et en mon nom, je vous demande, papa, de bien vouloir nous donner votre bénédiction". Et papa, ému, l'air solennel, étendit ses mains au-dessus de nous en disant: "Mes enfants, mes chers enfants, je vous bénis, et je demande au bon Dieu de bien vouloir vous bénir aussi, vous garder en santé et vous conserver toujours bons, respectueux pour vos parents qui vous aiment de tout leur cœur". Puis, chacun à notre tour, il nous serra dans ses bras et nous embrassa. S'approchant ensuite du vieux ber où le petit dernier jasant gaiement, il le bénit aussi et se tournant vers maman il l'embrassa et lui dit: "Eh bien, ma vieille, c'est le vingtième jour de l'an que nous célébrons ensemble. Au premier nous étions seuls, mais depuis le bon Dieu nous a donné seize beaux enfants. Espérons qu'il nous en donnera encore quatre et ensuite, tout ce que nous Lui demanderons, ce sera de les établir convenablement pour qu'ils fassent comme nous".

Eusèbe Roberge, qui s'était laissé prendre par ses souvenirs et les racontait avec joie, s'arrêta brusquement quand il vit que deux



grosses larmes coulaient sur les joues de son compagnon :

— Qu'as-tu, Baptiste ?

— Rien, Eusèbe, continue je t'en prie.

— A midi, nous sommes tous allés dîner chez grand-père. Papa, mon oncle Joseph, mon oncle Arthur, mon oncle Siméon et mon oncle Auguste, demandèrent la bénédiction de leur père, qui les bénit et nous bénit tous, nous aussi, les petits enfants, au nombre de cinquante-deux, et ce n'était pas toute la famille, car les tantes étaient allées du côté de leur mari.

Pour le dîner, il a fallu faire trois tablées. Quel dîner ! je t'assure que les poulets, les oies, les petits cochons de lait et les *tourtières*, puis les gâteaux, les beignes, la crème brûlée et les tartes, tout disparaissait comme par enchantement. Après le dîner, mes deux petites sœurs, Paulette et Jeannette, des jumelles de sept ans, qui se ressemblent comme deux gouttes d'eau et sont belles comme des poupées, ont récité pour les grands-parents un compliment que la maîtresse leur avait appris. Je ne me souviens plus ce que c'était, mais, dans tous les cas, c'était si beau, qu'à la fin tout le monde pleurait. Mais Baptiste, qu'est-ce que tu as, tu pleures toi aussi ?

— Oui, Eusèbe, je pleure, car tout ce que tu viens de raconter me fait mal au cœur. Moi, tu sais, je n'ai jamais connu les belles fêtes de famille, parce que je n'ai jamais connu mes parents. J'ai toujours été traité comme un paria.

— Pauvre Baptiste, excuse-moi de t'avoir fait du mal, mais je ne savais pas.

— Ce n'est pas de ta faute, Eusèbe, et je ne t'en veux pas. Demain, je vais étriller Belzémire et la soigner de bonne heure pour qu'à cinq heures tu puisses partir pour prendre ton train.

Le lendemain matin comme Eusèbe se levait pour faire sa toilette, Baptiste fit irruption dans le camp en criant :

— Eusèbe, Belzémire est disparue ! Pas plus de Belzémire dans l'écurie que sur la main !

Eusèbe courut à l'écurie, avec Baptiste, et constata qu'en effet Belzémire était disparue.

— Où peut-elle être, Baptiste ?

— Où penses-tu qu'elle est, sinon quelque part avec les lutins !

— Ah ! les...

— Tais-toi, Eusèbe, pas ici, ils peuvent nous entendre, et tu le regretteras. Sortons.

Eusèbe était si furieux de penser qu'il allait manquer son voyage du Jour de l'An à la maison qu'il en tremblait de colère :

— Je t'assure, Baptiste, que si jamais j'attrape un de ces hideux lutins, je l'étripe vivant !

— Calme-toi, Eusèbe, calme-toi mon petit et ne vas pas oublier ce que vaut une *lutine* ! Gisèle et toi seriez bien contents d'avoir un plein baril d'or !

— Baptiste, fiche-moi la paix avec tes *lutines*, moi, je m'en vais me coucher. Si Belzémire revient à temps pour que je prenne le train, réveille-moi.

Mais Belzémire ne revint pas. Eusèbe passa un triste Jour de l'An. Il avait le cœur gros quand il pensait à ses parents, à la bénédiction de son père qu'il n'aurait pas, au dîner de famille qu'il manquait, et à Gisèle qu'il aurait tant aimé éembrasser !

Vers le soir Baptiste Lanouette revint. Tout l'après-midi il avait chassé dans le bois. Avec un air un peu mystérieux, il dit à Eusèbe :

— Si tu me promets, Eusèbe, de ne pas jurer contre les lutins, car tu sais ils sont méchants et savent se venger, je vais te dire quelque chose.

D'un ton boudeur, Eusèbe répondit :

— Parle, je te promets que je ne jurerais pas.

— Certain ?

— Certain !

— Cet après-midi, pendant que je chassais dans les bois, j'ai aperçu Belzémire qui courait dans les nuages, toute chargée de lutins !

Pour ne pas jurer, Eusèbe se mordit les lèvres, mais ses yeux lancèrent des éclairs de colère. Baptiste essaya de l'apaiser :

— Mais ne dis rien, mon petit, rira bien qui rira le dernier. Une de ces bonnes nuits nous prendrons une *lutine*, et nous serons riches pour le reste de nos jours.

Et longuement Baptiste Lanouette décrivit à son compagnon les différents plans qu'il avait élaborés pour attraper une *lutine*. Mais Eusèbe écoutait à peine ce que Baptiste racontait. D'un œil distrait, il suivait les méandres que décrivait la fumée légère qui s'élevait du fourneau de sa pipe, et il se demandait bien si Baptiste était sérieux ou se moquait de lui avec cette histoire de *lutine* et de plein baril de pièces d'or. Mais Eusèbe n'avait pas le goût de discuter, et comme un enfant oublie sa peine quand on fait miroiter devant lui la promesse d'un beau jouet, ainsi il oubliait son vif désappointement du matin en pensant à toutes les belles pièces d'or qu'il pourrait déposer aux pieds de la charmante Gisèle, si une bonne fois, Baptiste et lui attrapaient une *lutine*.

François CRUSSON

## AU QUARTIER LATIN

— Alors, tu as des souliers Richelieu ?

— Non, c'est des (boileau) boit l'eau.



No 83

Janvier 1940

AFFILIÉS À LA SOCIÉTÉ CANADIENNE D'HISTOIRE NATURELLE ET RECONNUS D'UTILITÉ  
PUBLIQUE PAR LE GOUVERNEMENT DE LA PROVINCE DE QUÉBEC



## Le "Je vous salue Marie"

EXPLIQUÉ AUX TOUT-PETITS (1)

*Je vous salue, Marie, pleine de grâce*

LA CHAMBRE DE MARIE, toute remplie de lumière, est une retraite où la sainte Vierge prie et travaille. Près d'un coffre en bois sur lequel elle s'assoit pour coudre ou repriser, se tient un petit chat au long poil soyeux. Sur la fenêtre, des lis aux pétales d'un blanc pur comme l'âme de Marie. Sur une corniche, des géraniums florissants aux couleurs les plus vives.

Marie est vêtue d'une longue robe bleue à larges manches, semblable à celle que portent les religieuses. Son visage, d'une grande beauté, est bien reposant à voir. Des cheveux blonds l'encadrent et tombent mollement sur ses épaules.

L'archange Gabriel vient d'entrer. La porte entr'ouverte laisse apercevoir le jardin orné de merveilleux chrysanthèmes que baigne le soleil d'or. L'archange est représenté avec de longues ailes fixées à sa robe blanche. Ses pieds sont nus comme ceux de Marie. Il s'approche, les mains levées, disant d'une voix très douce: "Je vous salue, Marie, pleine de grâce". A ces mots, la Vierge, étonnée, fait un geste de surprise. Elle est "pleine de grâce", c'est-à-dire gracieuse et charmante.

Petits enfants, voyez combien l'archange Gabriel était respectueux devant la Mère de Jésus. Quand vous récitez le Je vous salue

Marie, qui est la prière de la sainte Vierge, tâchez de vous sentir aussi recueillis que l'archange Gabriel, lorsqu'il visita Marie avant qu'elle ne devînt la Reine du ciel.

*Le Seigneur est avec vous*

Des fleurs éclatantes, roses, azalées, etc., ornent la chambre de Marie. Une cage dorée, où deux canaris lancent leurs sérénades, est suspendue près des fleurs. Par la fenêtre ouverte les petits oiseaux du ciel entrent dans la demeure de Marie, et de leurs chants mélodieux accompagnent sa prière. La sainte Vierge a distribué des bouchées de pain aux oisillons, qui se les disputent sous le regard indulgent du gros chien Médor.

Le Seigneur est avec vous: ces mots signifient que la pensée du bon Dieu occupe continuellement la sainte Vierge. Une auréole entoure sa tête mignonne de quatorze ans à peine. Son regard si doux est penché sur un livre de prière. Elle est agenouillée et prie, dans la solitude.

Petits enfants, demandez à Marie d'être aimants, pieux, doux et humbles de cœur, afin que votre prière, vos petits travaux, et même vos jeux, soient agréables à son Jésus.

<sup>1</sup> Texte composé d'après les illustrations de Ida Bohatta Morpurgo, dans *Hail Mary: Art Institutes "Ars sacra"* Josef Mueller, Munich, 1932.



*Vous êtes bénie entre toutes les femmes*

*Sainte Marie, mère de Dieu*

Trois petits anges brillants offrent tour à tour à Marie les fleurs les plus belles, au parfum le plus doux. Ce sont des fleurs sauvages, roses, jaunes ou bleues, qu'ils sont allés cueillir dans les champs immenses tout dorés de soleil et de blonds épis, dans les bois verdoyants émaillés de violettes. Des chevreuils au panache gracieux broutent à l'ombre des sapins. Dans leur promenade charmante, les trois angelets ont rencontré un petit lapin brun qui, devant eux, a dressé ses longues oreilles et s'est assis en levant gentiment deux courtes pattes.

Marie est la reine du ciel, et on lui doit tous les hommages. Quand la Reine d'Angleterre est venue au Canada, partout on lui a distribué de magnifiques gerbes de fleurs. Marie aime les fleurs champêtres qui lui sont offertes, car elles figurent à ses yeux les prières ferventes des petits enfants, celles qu'ils récitent chaque jour, matin et soir, en joignant leurs petites mains.

*Et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni*

«Le fruit de vos entrailles» est le petit Jésus, le bébé de Marie né dans la crèche de Bethléem. Le doux enfant est couché sur la paille fraîche. Marie, revêtue d'un grand manteau bleu, se tient en adoration devant son nouveau-né. Trois anges gracieux font un concert: l'un chante des mélodies et des cantiques, accompagné par le luth et la mandoline dont les accents ravissent l'Enfant-Dieu.

C'est la nuit de Noël, et bien qu'à Bethléem il fasse moins froid qu'au Canada, Marie tremble pour son divin Fils. Mais près de la crèche miraculeuse, un âne et un bœuf, tout près de Jésus, soufflent sur lui pour le réchauffer.

Vous le voyez, mes enfants, le petit Jésus a voulu naître pauvrement, et non pas dans un berceau rose garni de rubans et de dentelles. N'auriez-vous pas aimé lui offrir des vêtements chauds et une couverture de laine? N'auriez-vous pas désiré apporter des présents à Marie, sa mère, des bonbons et de délicieux gâteaux?

Eh bien, songez qu'il est des légions d'enfants pauvres et malades, qui ne reçoivent jamais d'étrennes au Jour de l'An, et à qui vous pourriez offrir des cadeaux utiles, des vêtements et de la nourriture, ou même l'un de vos jouets... Retenez bien ceci, qui vous récompensera déjà: quand vous prenez soin d'un petit pauvre et lui donnez même un seul verre d'eau, que vous lui accordez une bonne parole, un sourire seulement, pour l'amour du petit Jésus, c'est tout comme si vous le faisiez à Jésus lui-même.

Le petit Jésus est le bon Dieu, et Marie, sa mère, s'occupe continuellement de lui, car vous pensez bien qu'elle l'aime énormément. Dans le jardin fleuri de Nazareth,— où plus tard ils allèrent demeurer — s'épanouissent des rosiers grimpants. Marie coud en silence, tandis que l'Enfant-Jésus, assis par terre, s'amuse avec les petits oiseaux qui, gentiment, viennent se percher sur sa main et picorer ses pieds mignons. Une clôture peinte entoure le jardinet situé au pied des montagnes bleutées. Trois anges blonds s'acheminent vers Marie, pour nous montrer combien la sainte Vierge aime que nous nous dirigions vers elle. La route indiquée est celle qui conduit à son cœur maternel.

Je suis sûre que vous tous, mes enfants, seriez fous de joie d'entrer dans le jardin de Marie pour jouer avec l'Enfant-Jésus. Quand vous récitez une petite prière, Jésus trouve que c'est comme si vous alliez jouer avec lui. Demandez-lui alors toutes sortes de faveurs pour votre papa, votre maman, vos petits frères et petites sœurs, pour vos amis... et aussi pour ceux et celles qui apprennent aux petits enfants à connaître les beaux jardins remplis de fleurs et d'oiseaux, et qui doivent ressembler à celui où s'amusait l'Enfant-Jésus.

*Priez pour nous, pauvres pêcheurs*

Dans la maison de Marie, la porte demeure toujours largement ouverte, et les enfants malades, pauvres ou malheureux, n'ont jamais besoin de frapper pour y entrer. Marie se lève alors, avec son Jésus dans les bras, et la main tendue leur souhaite la bienvenue. Les petits enfants sont très contents et regardent Marie avec tendresse. Marie est leur mère.

La chambre de l'Enfant-Jésus leur paraît toute riante avec des fleurs merveilleuses, et près du berceau quelques jouets dont le principal est une petite église en carton. Le petit Jésus est heureux de recevoir chez lui les enfants pauvres. Son grand désir est que votre cœur soit leur refuge, et que vous soyez les amis de tous ceux qui souffrent et qui sont malheureux.

*Maintenant et à l'heure de notre mort*

L'enfant qui prie les mains jointes, agenouillé devant l'Enfant-Jésus et sa mère, doit être bien enjôleur. Le Je vous salue Marie s'adresse à la sainte Vierge, qui se fait toujours un plaisir de transmettre à l'Enfant-Jésus la prière des petits enfants. Le petit Jésus pour-

## La Madone Tempi



*Cliché The Montreal Standard*

*Ce tableau de Raphaël est conservé à la Pinacothèque de Munich.*

rait-il vraiment refuser quelque chose à sa Mère ?

L'Enfant-Jésus reçoit chaque jour de la main d'un petit ange de nombreux bouquets, composés parfois de fleurs rouges dont la couleur flamboyante symbolise l'amour ardent. Si vous le priez avec ferveur, Jésus sera aussi heureux d'accueillir vos demandes que les belles fleurs présentées par l'ange. Il vous protégera "maintenant et à l'heure de votre mort", c'est-à-dire pendant toute votre vie.

*Ainsi soit-il*

Toute prière se termine par "Ainsi soit-il", ce qui signifie: "Mon Dieu, faites que tout cela arrive; j'espère que vous m'accorderez ce que je viens de vous demander." Puis tout retombe dans la paix et la confiance. Le petit Jésus, dans son berceau de bois, dort en fermant ses petits poings roses. Ses jouets préférés, un bébé-canard et un gentil lapin blanc, de même que la petite église au clocher pointu, sont rangés près de lui. Sous la table, le chien Médor somnole, recouvert d'une couverture chaude.

Il est tard, car la bougie allumée éclaire de subtils reflets un vase rempli de fleurs, posé sur la table. Marie veille et prie, sous le ciel bleu étoilé. Son cœur reste ouvert à toutes les demandes. Le plus gentil des messagers, votre ange gardien, peut alors apporter votre prière très loin et très haut, dans le ciel, jusqu'où règnent Marie et son Fils. Si vous le lui demandez, cet ange si doux pourra même se permettre d'embrasser tendrement pour vous Marie et l'Enfant-Jésus...

En pensant à l'explication du "Je vous salue Marie", redites bien cette prière, et demandez à notre bonne Mère du ciel de vous aider à faire plaisir à son Jésus.

*"Je vous salue, Marie, pleine de grâce,  
Le Seigneur est avec vous,  
Vous êtes bénie entre toutes les femmes  
Et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni.  
Sainte Marie, mère de Dieu,  
Priez pour nous, pauvres pécheurs,  
Maintenant et à l'heure de notre mort.  
Ainsi soit-il."*

Marcelle GAUVREAU,  
Directrice de l'Éveil,  
Jardin botanique de Montréal.

*La marguerite*

La marguerite appartient à la famille des Composées. La marguerite est composée de deux sortes de fleurons: a) des fleurons en tubes; b) des fleurons portant de petites langues blanches appelées ligules ou rayons.

Je connais d'autres fleurs de la famille des Composées: il y a les chrysanthèmes, les chrysanthèmes "pompons", et les soleils. Bien des fois je me suis amusée avec ces jolies fleurs. Je prenais des marguerites et je les effeuillais en me posant des questions...

Et maintenant j'ai appris une belle légende sur la marguerite et le chrysanthème. Un jour la sainte Vierge voulait offrir des chrysanthèmes à l'Enfant-Jésus et les chrysanthèmes, trop orgueilleux, ne voulaient pas se laisser cueillir. Alors les marguerites, fâchées de cela, ont dit: "Les chrysanthèmes iront demeurer dans les serres et nous, nous allons croître partout dans les champs, pour le bon roi Jésus".

Après cette intéressante leçon, notre professeur nous avait réservé une belle surprise. Elle nous amena visiter une exposition de chrysanthèmes, qui ont été cultivés dans les serres du jardin. Il y en avait des mauves, des blancs, des jaunes et des rouge-brun appelés "pompons". Nous avons eu le plaisir de visiter la serre et d'apprendre le nom de bien des plantes: les agaves, les coléus, les bégonias, etc., etc.

Pour finir, nous avons eu des vues qui résumaient toute la leçon. J'ai remarqué surtout une fleur très curieuse appelée "le petit prêcheur" et une belle image de Jésus caressant des enfants qui lui offraient des fleurs. Jésus aime les jeunes naturalistes parce qu'ils étudient les belles plantes qu'Il a créées.

Marguerite LACHAPPELLE, (9 ans),  
[Élève du Couvent d'Hochelaga et de l'Éveil.]

LE PEPIN

Maurice. — Dis-donc, Gaston, si je plante ce pépin, est-ce qu'il deviendra un pommier?

Gaston. — Certainement.

Maurice. — Ce n'est pas possible, c'est un pépin de poire.

**Gérard Lefebvre**

est le plus grand importateur d'images et d'articles religieux à Montréal

Demandez catalogues, prix-courant et échantillons.

4388, rue Saint-André

Montréal



## ~ MAMAN RÊVE ~

DANS l'âtre de la cheminée vient de s'érouler la bûche embrasée. Une lueur rougeâtre emplît le vivoir. Là, tout près du foyer incandescent, une femme est assise dans une bergère; ses coudes sont appuyés sur les bras du confortable fauteuil, ses mains, fines encore, sont jointes et ses yeux fatigués par bien des larmes regardent fixement sans rien voir de ce qui l'entoure.

Tous ces jours premiers de l'année sont teintés pour elle de mélancolie profonde. Oh! elle est si seule... si seule!... Personne ne viendra donc peupler cette solitude qui semble tant peser, ce soir, à son âme. De grands sacrifices ont marqué les étapes de sa vie et généreusement elle les a acceptés. Oh! cœur de mamans qui tremblez toujours si fort pour vos petits, que Dieu vous a faits grands... grands presque toujours jusqu'à l'héroïsme! Les enfants ne le savent pas ou ne s'en doutent guère! Non! je me trompe... Ceux-ci n'auréolent-ils pas souvent dès ici-bas les fronts des douces mamans et des graves papas?...

\* \* \*

...Oh! que vois-je là-bas... tout au fond de la pièce? Deux bambins sont là, jouant... harnachant un gros cheval de bois... C'est la petite fille qui tient les rênes et même le fouet qu'elle applique vigoureusement à l'impassible animal! Quel air décidé elle a! Le garçonnet, âgé de deux ans de plus que sa cadette, lui, se tient sur le *garde à vous*. Il ne fait pas bon se trouver trop près de la fouguese écuyère...

Le décor vient de changer. Un long soupir s'échappe des lèvres de maman... Dans la

cheminée, les ardents tisons de tantôt semblent cendres et l'obscurité, de ses ombres, envahit le vivoir. Maman a maintenant les yeux clos... oui, bien clos et le crépitement du feu, s'amortissant ne la dérange nullement. Elle est là à l'autre bout d'une longue route toute blanche. Des gourbis isolés sont semés, ci et là, de chaque côté du chemin, des palmiers font tache sur le sable... il fait chaud... Deux formes blanches se dessinent tout là-bas... Oh! ce sont deux religieuses... Maman distingue bientôt qu'elles sont coiffées de chapeaux à très larges bords. Un ânon, portant paniers accrochés à son bât, les suit et est tenu par la bride par l'une d'elles.

...Un léger cri se fait entendre et deux bras, hélas! se tendent vers la douce apparition de l'enfant envolée si loin... Maman, maintenant complètement éveillée, se sent heureuse... très heureuse... N'a-t-elle pas rencontré... oui, rencontré... sa *petite* qui a échangé son cheval de bambine pour un âne arabe dans les couffins duquel est emporté le remède qui soulage et guérit maintes plaies soignées si délicatement par sœur Blanche? Et de son cœur de missionnaire, ne sort-il pas les paroles de vérité qui font connaître le Seigneur et Maître qui l'a courtisée puis emportée si loin... si loin de maman... ?

Encore bien émue, et voulant prolonger la vision du lointain pays où habite son enfant religieuse, la mère tourne le bouton électrique. Une lumière discrète épand une douce clarté dans la pièce. Elle se dirige vers un guéridon,

en ouvre le tiroir et choisit dans une liasse de missives étrangement timbrées deux lettres... oh! les dernières reçues... toutes deux viennent de directions opposées...

Le grand frère, toujours le *petit* de maman avait écrit lui aussi pour la Noël... Sa lettre porte le sceau de l'aviation militaire. Tout en lisant les chers feuillets, maman absorbée, n'entend pas le léger grincement d'une clé dans la serrure... la porte s'ouvrir... Un jeune homme au visage énergique est là, debout, contemplant cette femme esseulée, sa mère... Deux bras vigoureux étreignent bientôt la maman, en même temps que des baisers sonores couvrent le doux visage...

La surprise est grande... maman attendait si peu, ce soir-là, son cher aviateur!...

C. F.

[Envoi de maman Marthe.]

## Correspondance

*Claude T.*— Vœux de santé et de succès à mon cher petit ami Claude et à sa sœur Louise... N'est-ce pas que tu salueras papa et maman de la part de Fauvette?

*Ariane.*— Caresse affectueuse à bébé Jacques. A la maman heureuse, vœux de bonheur, de santé et de prospérité!

*Abeille de Marie.*— Votre santé s'est-elle quelque peu améliorée? Recevez les amitiés et les vœux sincères de Fauvette qui vous reste unie de pensée et de prières.

A tous les correspondants et amis du Coin, Sœur Jeanne et Fauvette offrent les meilleurs vœux de bonheur, de santé, de succès, de

prospérité... avec le Paradis par surcroît! Les graphologies suivantes ont été expédiées par courrier postal: Madeleine T., Montréal, 2 graphologies; Thérèse B., Lotbinière; Laurette M., Saint-Évariste; Madame M., Ville Mont-Royal; Charlotte Laberge; Marcelle Lemonde; Claire Constantino; Pauline Trudeau; Héloïse Déry; Madeleine G., Lac-Georges; Anita Brunet, Montréal; G. Leblanc, Chicoutimi; Marie Poitevin; Mariette Jutras, etc., etc.

C. F.

## GRAPHOLOGIE

Telle écriture, tel caractère! C'est ce que vous dira Sœur Jeanne, notre graphologue, pourvu que vous lui envoyiez *dix lignes* d'écriture, de *composition personnelle*, sur papier *non réglé*, le tout, accompagné de la modique somme de *vingt-cinq sous* et d'une *enveloppe affranchie*.

Adressez: Sœur Jeanne, *L'Oiseau bleu*, 1182, rue Saint-Laurent, Montréal, P.Q.

## Amusons-nous

Marcel devant un homme très chauve. — Est-ce vrai que Notre Seigneur a dit dans l'Évangile que pas un seul cheveu de notre tête ne tombe sans sa permission?

L'homme chauve. — Oui.

Marcel. — Alors, le bon Dieu doit vous avoir donné beaucoup de permissions!

Jean, plus espiègle encore. — Non, pas besoin de tant de permissions, une seule suffit: le bon Dieu a pu dire: Plume-le.



Achète BIEN qui  
achète chez DUPUIS

le plus grand magasin canadien-français

**Dupuis Frères**  
LIMITÉE

865, rue Sainte-Catherine Est — PLateau 5151

# LE CADEAU LE PLUS UTILE

LA JEUNE INSTITUTRICE, à la rentrée des classes, au retour des vacances de Noël et du Jour de l'An, demanda à ses élèves :

— *Qui de vous a eu le cadeau le plus utile au foyer paternel ?*

Vingt petites mains se levèrent aussitôt.

— *Françoise, dis-moi, ce que tu as reçu ?*

— *Une belle poupée, mademoiselle, une poupée moderne, qui dit: maman; et que je peux laver comme un vrai bébé.*

— *C'est merveilleux ! Il n'y en avait pas au temps de mon enfance de ces belles poupées-là. Et toi, Jules ?*

— *Moi, mademoiselle, j'ai eu une paire de skis avec boucles, courroies, bâtons et chaussures.*

— *Alors tu vas pouvoir aller souvent à skis et devenir un champion, bien sûr. Et toi, Jean, quel cadeau t'a-t-on donné ?*

— *Un jeu de mécano, mademoiselle; je vais apprendre à construire des tours, des ponts, à bâtir des maisons...*

— *Oh ! c'est très bien, Jean; tu seras ingénieur un jour... Et toi, Marie ?*

— *Un abonnement d'un an à l'Oiseau bleu, mademoiselle. J'ai déjà reçu quatre numéros, mais il y en a encore six autres à venir.*

— *Inutile de continuer mes questions. C'est toi, Marie, qui as reçu le cadeau le plus utile. Voyez-vous, mes chers élèves, l'Oiseau bleu tout en amusant et en récréant ses jeunes lecteurs, les instruit, développe chez eux le goût de la lecture, les renseigne sur toutes sortes de sujets, et surtout leur fait aimer davantage la langue et la culture françaises.*

Il est difficile vraiment de trouver des étrennes plus appropriées aux jeunes de chez nous que l'Oiseau bleu. Oublions, pour le moment, ses autres qualités pour n'en retenir qu'une: l'habitude de la lecture que ses abonnés acquièrent en le parcourant chaque mois. N'est-ce pas là un avantage précieux ?

Oui, oui, et plus encore que vous ne le croyez. Développer le goût de la lecture, c'est assurer l'enrichissement de son intelligence et le plein épanouissement des talents et des aptitudes que Dieu a distribués à chacun. C'est s'assurer aussi les heures les plus agréables de la vie. Par la lecture, en effet, chacun peut pratiquer les cerveaux les mieux faits, les esprits les plus brillants;

chacun peut gagner beaucoup au commerce des plus belles intelligences. Chacun peut connaître les œuvres des grands écrivains et s'abreuver sans fin à la coupe de leur savoir.

Lisez donc pendant que vous en avez le temps; profitez de vos loisirs. Ayez à cœur de lire ce qui peut vous distraire, ce qui peut vous reposer aussi, ce qui vous sera utile surtout. Ornez votre esprit; vous vous préparerez des heures de bonheur et de succès.

L'OISEAU BLEU



## Rions un peu

Un jour, dit-on, une hirondelle fut attrapée par un chat. Le pauvre oiseau, au moment où son ennemi allait le croquer, lui dit :

— Les messieurs se lavent toujours les mains avant le dîner.

— Vraiment, dit le chat, qui se piquait d'être un gentleman.

— Et il procéda à sa toilette.

Pendant ce temps, l'hirondelle prit son vol.

Depuis ce temps, le chat jura qu'il ne se laverait plus avant le dîner, mais seulement après.

\* \* \*

Le répétiteur de mathématiques du petit Paul lui donne le problème suivant à résoudre :

— Je suis allé à la foire de Poissy; j'ai acheté 340 veaux à 56 francs par tête. Combien ai-je dépensé ?

Le lendemain, il demande à son élève :

— Eh bien, avez-vous trouvé la solution du problème ?

— Comment l'aurais-je trouvée ? répond le petit Paul; je ne suis pas allé à la foire de Poissy.



# Les Arbres de Noël

**C'**ÉTAIT le soir du jour des Rois.

Micheline venait de finir sa prière, à genoux devant la crèche, placée au pied de l'arbre de Noël. Distracte, elle restait là, contemplant, une fois de plus son bel arbre de Noël, tout garni de petites lumières multicolores, d'ornements aux couleurs éclatantes et de minces lanières argentées, quand elle entendit une drôle de petite voix qui disait:

— Micheline, Micheline ?

Elle regarda tout autour d'elle, mais ne vit personne. Elle allait se lever quand l'étrange petite voix, qui était comme un souffle léger de la brise à travers les branches d'un sapin, se fit de nouveau entendre:

— Micheline, c'est moi, ton arbre de Noël, qui te parle. J'ai une grande faveur à te demander ?

— Et tu crois que moi, si frêle, je puis t'obtenir une grande faveur ?

— Oui, si tu le veux bien ?

— Alors dis, je ferai tout mon possible.

— Cet après-midi, j'ai entendu ta mère qui disait: "Demain il faudra défaire l'arbre de Noël".

— Et tu ne veux pas te faire dépouiller et jeter au feu ?

— Pas tout de suite, Micheline, j'aimerais demeurer ici encore une semaine.

— Alors ça te plaît d'être ici ?

— Oh oui, vois donc comme je suis beau ? Toutes ces belles lumières multicolores sont bien plus brillantes que les lucioles qui se jouent dans mes branches, l'été, mais que je ne puis retenir.

— C'est vrai que tu es bien illuminé ?

— Et bien décoré aussi. Mes branches ploient sous le poids des boules blanches, bleues, rouges, jaunes et roses, des joujoux, des bonbons... Jamais je n'ai vu tant de choses éclatantes ? Dans la forêt, il n'y avait que la neige pour orner mes branches.

— Près de toi, qu'avais-tu ?

— Rien, Micheline, tandis qu'ici il y a ta jolie crèche, avec un bel Enfant-Jésus, la sainte Vierge, saint Joseph, un boeuf, un âne, des bergers et leurs agnelets blancs, des Rois Mages splendides qui apportent des cadeaux à ce Nouveau-Né, et toi-même, Micheline, tu viens faire ta prière tous les soirs, devant la crèche.

— Est-ce que tu regrettes la forêt ?

— Non. J'y ai passé des années heureuses, j'étais content de la quitter, c'est encore mieux que d'y rester seul.

— Comment donc ?

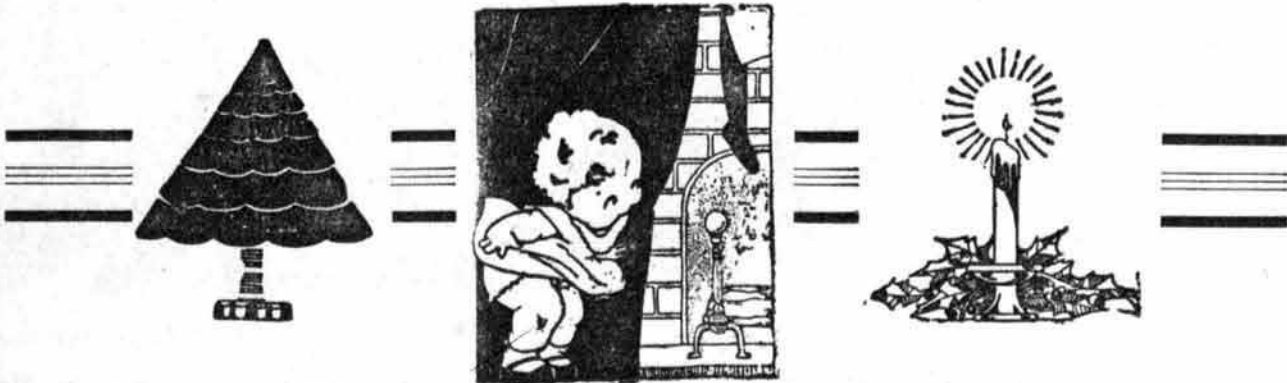
— Toute ma famille et mes amis la quittaient pour devenir des arbres de Noël. Je me suis même laissé dire que plus d'un million d'arbres de la province de Québec allaient ainsi se transformer cette année.

- Plus d'un million, quel gaspillage ?
- Mais non, Micheline. Pense donc d'abord à toute la joie que nous apportons aux enfants dans les foyers où nous pénétrons ? Et puis la coupe et la vente des arbres procurent un revenu appréciable aux cultivateurs, aux bûcherons, aux camionneurs et aux marchands ?
- Tu as raison ; mais les forêts québécoises que l'on dépouille ?
- Pas autant que tu l'affirmes. La coupe judicieuse des arbres de Noël aide plutôt à la croissance des autres essences si variées et qui sont la richesse de notre patrie.
- Cette coutume, alors, est bonne à tous les points de vue ?
- Assurément, Micheline.
- D'où viennent tous ces arbres de Noël ?
- Des cantons de l'Est, des comtés de Beauce, de Bonaventure, de Gaspé, de Joliette et de Montcalm. Beaucoup viennent aussi du Nouveau-Brunswick et d'ailleurs.
- Quelle est l'origine de cette coutume des arbres de Noël, le sais-tu ?
- On m'a dit, Micheline, que c'est en Allemagne, vers 1605, qu'on a ainsi orné les premiers arbres de Noël. De là, la coutume s'est répandue dans les autres pays.
- Tu es content, toi, d'être un arbre de Noël ?
- Oh oui, pourquoi pas ?
- Il me semble que ton sort est bien triste.
- Triste ? Mais non, Micheline. J'ai d'abord connu plusieurs années d'existence paisible dans la calme nature du bon Dieu, avec les oiseaux du ciel et les animaux sauvages de la forêt, puis un jour un jeune fermier est venu me couper, pour me transporter dans la grande ville. Quel voyage ce fut ! Et l'arrivée dans la ville, le bruit, le mouvement, les lumières, j'en étais tout étourdi !
- Ensuite, qu'es-tu devenu ?
- Je suis entré ici où je t'ai apporté de la joie.
- Ici tu vas connaître trois semaines de splendeur, mais après, mon pauvre ami ?
- Trois semaines de splendeur, Micheline, c'est déjà beaucoup plus que bien d'autres n'auront jamais ? Et ensuite, je serai dépouillé, ébranché, coupé et brûlé. Avant de devenir cendre mon âme s'exhalera dans un feu clair et joyeux, je procurerai un peu de chaleur, j'embaumerai une dernière fois de mon parfum et ce sera la fin. Que puis-je désirer de plus ?
- Ta vie, en effet, aura été courte, mais agréable et utile.

\* \* \*

- Micheline, dors-tu ?
- La petite fille ouvrit de grands yeux et regarda sa mère.
- Mais non, maman, je causais avec l'arbre de Noël ?

François CRUSSON





## Un entre mille



Gracieuseté d'Entre-Nous

*Comme une sentinelle, droit, dans la plaine, cet arbre de chez nous résiste aux assauts des vents du Nord.*



# Vent du Nord

*Le vent du nord souffle en rafale  
Sur les hameaux;  
Il bondit, se tord et dévale  
Des hauts coteaux.*

*Il vous mord la face et vous jette,  
En impromptus,  
Les tas de neige qu'il brouette  
Longs et pointus.*

*Il caracole, il paraît ivre,  
De tant tourner,  
D'enlacer l'arbre qui se livre,  
Abandonné.*

*Il râle sa funèbre joie,  
La fait hurler,  
Affolant les êtres qu'il ploie  
Pour les violer.*

*Sur la plaine, il passe et varlope  
Les blancs remous;  
Dans les vallons, il s'enveloppe  
Jusqu'aux genoux.*

*Il clame aux heureux de la terre  
Un chant fougueux,  
Mais un long refrain de misère  
Aux pauvres gueux.*

*Dans leur mansarde, il passe aux  
Ses doigts déments [fentes  
Avec des râles de Bacchantes  
Dans les tourments.*

*Il est grand, rude, âpre et farouche,  
Le vent du nord;  
Il rampe, s'apaise, se couche,  
Se dresse et mord.*

*Près des volets fermés, il rôde,  
Chantant, criant,  
Plus souple qu'une brise chaude  
De l'Orient.*

*J'aime tes fougues, ta furie,  
Ton pas d'enfant,  
Après mistral de ma patrie,  
Rude géant.*

*Je voudrais à travers l'espace,  
Aller un peu,  
Confondre avec ton cœur de glace,  
Mon cœur de feu.*

*Et je suivrais tes courses folles,  
Tes sombres jeux,  
Fuyant loin des ivresses molles  
Mains sur les yeux.*

ÉVA SÉNÉCAL

## LE QUESTIONNAIRE DE LA JEUNESSE

### CARRIÈRES et MÉTIERS

QUESTIONS. 1. De quelle nation est ce soldat? — C'est un soldat canadien; on le reconnaît à son uniforme.

2. Quel est ce long poignard adapté au bout de son fusil? — C'est une *baïonnette*. Ce nom vient de Bayonne, ville d'Espagne, où cette arme fut d'abord fabriquée.

3. Que tient ce tapissier sous son bras? — Des rouleaux de *papier peint*.

4. Quel est le genre de travail qu'accomplit cet ouvrier? — C'est un *tailleur* de pierre.

5. Ce marin appartient-il à la marine militaire ou à la marine marchande? — A la marine militaire.

Q. Comment le savez-vous? — Il est à côté d'un énorme canon.

Q. Que tient-il dans sa main? — Un *câble* ou *garant*.

Q. Qu'appelle-t-on *garant*? — Un câble passé dans une poulie.

6. Qu'appelle-t-on une *bandoulière*? — C'est une bande de cuir attachée à une arme, un fusil par exemple, pour la fixer à son épaule.

7. Comment nomme-t-on ce papier que l'on colle sur les murs pour les enjoliver? — C'est du *papier peint*, que l'on appelle à tort de la tapisserie, ce terme étant réservé aux tableaux ou ouvrages faits au métier ou à l'aiguille dont on orne les murs des maisons de haut ton.

8. Que porte cet ouvrier? — De la *Pierre taillée*.

9. Quel est le nom de cette arme? — C'est un *canon de marine*.

10. Comment nommez-vous ces bandes d'étoffe servant à enserrer les mollets des soldats? — Des *molletières*. (Bandes molletières.)

11. Que fait le *bouvier* avec son lasso? — Il capture un *taurillon* ou *bouvillon*.

12. Comment s'appelle la planche sur laquelle les tailleurs étalent les vêtements pour les repasser au carreau? — Un *cifran*.

13. A quoi s'appliquent les deux hommes que nous voyons dans cette gravure? — Ce sont deux peintres remplissant les fonctions de leur métier.

Q. De quel instrument se sert le peintre? — Du *pinceau*, fait de poils attachés fortement à une *hampe* et dont on se sert pour étendre les couleurs, etc. Le poil de blaireau est particulièrement utilisé à cette fin.

14. Quel est la fonction de cet homme? — C'est un *technicien en mécanique*; on le voit ici travaillant sur un modèle de machine.

15. A quoi se prépare cet *aviateur*? — A faire une envolée. En arrière on voit son avion, un *monoplan*.

16. Quelle est la fonction de cet ouvrier? — C'est un *tourneur* sur métal.

17. Que fait ce *meunier*? — Il verse du grain dans la *trémie* d'un moulin à farine domestique.

18. Quel exercice militaire pratique ce soldat? — Une charge à la *baïonnette*.

19. Quelle est la fonction de cet ouvrier? — C'est un *cordonnier*; son nom vient de *cordouanier*, ouvrier en cuir de Cordoue. Le cordonnier fait, vend et répare les chaussures.

20. Quel est cette sorte de canon? — C'est un *canon de campagne* que l'on peut traîner sur le champ de bataille.

Q. Quel est le rôle de ce soldat? — C'est un *artilleur*. Caché derrière le bouclier de son arme, il travaille à la *culasse*, dans laquelle il vient de placer un *obus*.

21. Que représente cette image? — Un *faucheur*. Des signes \$ indiquent la moisson de dollars que récolte le cultivateur habile et industriel.

22. Pourquoi les automobilistes arrêtent-ils aux postes de ravitaillement? — Pour faire le plein d'essence de leur automobile.

23. Qu'est-ce que répare le *mécanicien*? — Un *moteur* en panne.

24. Que représente cette image? — L'entrée d'une automobile dans un *garage* de réparations.

25. Qu'est-ce qu'un *garagiste*? — C'est le propriétaire ou le gérant d'un garage. Le garage ne désigne pas seulement le lieu où l'on remise les automobiles, les motocyclettes, les camions, mais aussi le lieu où on les répare.

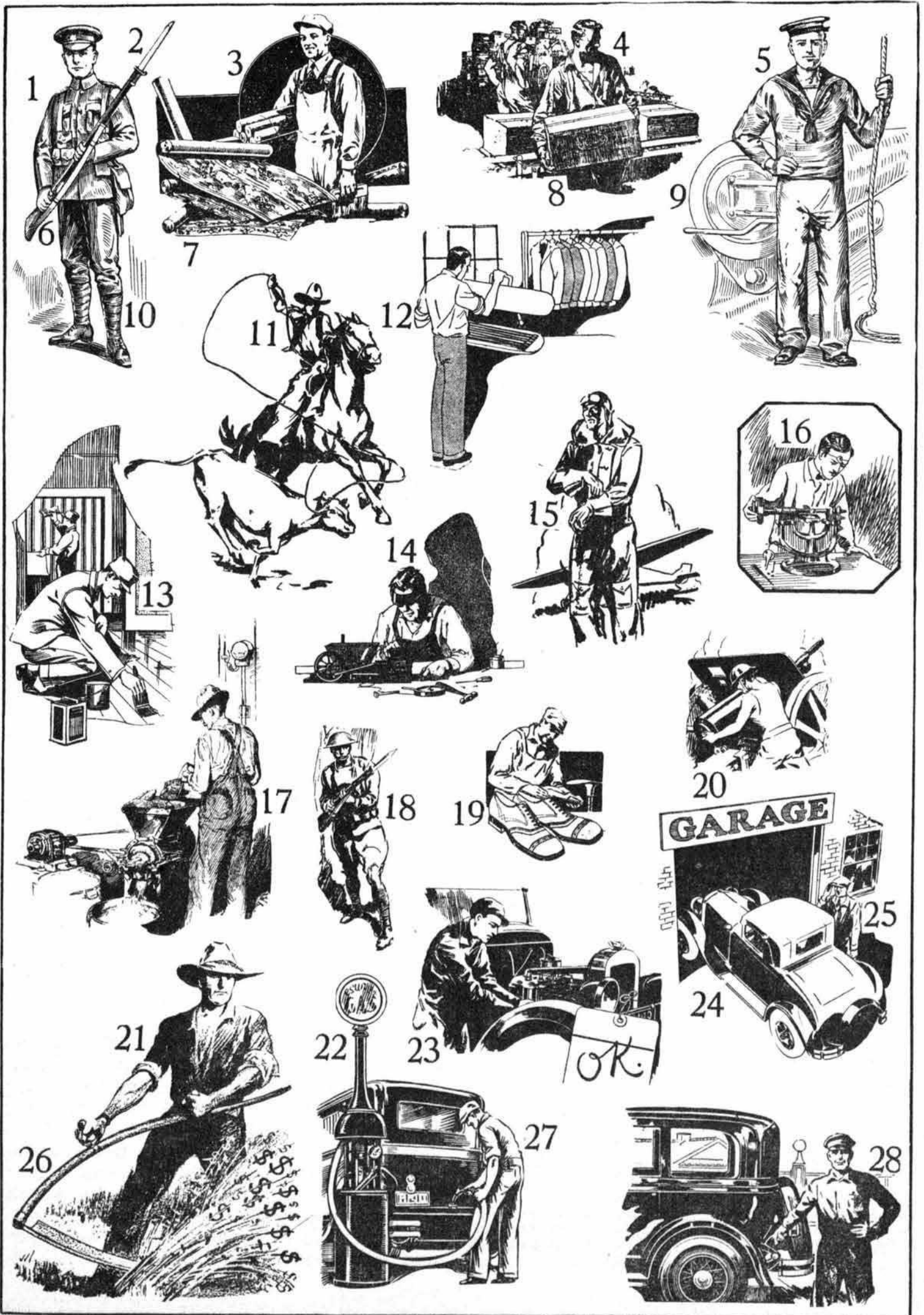
26. Que tient dans ses mains le *faucheur*? — Une *faux*. La faux est une lame allant en s'amincissant vers la pointe, courbée légèrement, renforcée à sa partie dorsale et légèrement bombée. Quand le terrain le permet, la *faucheuse* mécanique remplace aujourd'hui la faux.

27. A quoi s'occupe cet homme? — A remplir son emploi, celui de *vendeur d'essence*.

28. Qu'indique du geste le *reviseur* d'automobile? — Que le véhicule, dont le mécanisme vient d'être revisé, est maintenant en parfait état.

Abbé Etienne BLANCHARD

CARRIÈRES et MÉTIERS



## Les nôtres sur la scène universelle

**B**ONJOUR, mes petits amis. Je vous arrive donc, pour la quatrième fois en autant de mois, avec une cueillette de faits et gestes des nôtres, de ceux de notre nationalité à travers le monde. Ils se distinguent toujours, les membres de notre grande famille. Souhaitons-leur, à tous, une heureuse année 1940, toute consacrée à la gloire de Dieu, au bien d'un peuple étranger peut-être, sûrement à l'honneur du Canada français.

### *Prêtre canadien, curé en France*

Je vous ai déjà dit que nous avons des représentants dans le clergé de plusieurs pays. Voici l'occasion de vous en faire connaître un deuxième. C'est le R. P. Eustache Gagnon, C.S.C., qui, après avoir passé quelque temps dans son pays natal, retourne maintenant dans son pays d'adoption. Le R. P. Gagnon est même le premier Canadien qui ait fondé une paroisse en France, celle de Notre-Dame-de-Sainte-Croix, au diocèse du Mans, qu'il dirige encore. Comme vous pouvez en juger aux initiales qui suivent son nom, le révérend Père appartient à l'ordre bien connu des Clercs de Sainte-Croix, qui dirigent ici, entre autres belles œuvres, l'Oratoire Saint-Joseph-du-Mont-Royal.

### *Les nôtres aux États-Unis*

Il y a quelques semaines, les Franco-Américains célébraient, à Manchester, N.-H., le cinquantenaire de leur journal quotidien, *l'Avenir national*. Ce n'est pas un mince mérite, mes amis, que d'avoir fondé et de faire progresser depuis cinquante ans un journal français dans un pays dont la grande majorité des habitants appartient à d'autres races. Cela n'est-il pas tout à l'honneur, et des rédacteurs qui dirigent le journal, et de la population qui leur permet, par son encouragement, de maintenir une si belle œuvre en dépit de très grandes difficultés? Honneur à nos frères de là-bas, fiers défenseurs de la noble Langue commune, à leur groupe et au nôtre, que Son

Excellence Mgr J.-B. Peterson, leur évêque, en les félicitant, appelait "un patrimoine aussi précieux que vénérable".

### *Trois Maires franco-américains*

Tandis que nous sommes aux États-Unis, notons encore qu'aux récentes élections municipales au New-Hampshire, plusieurs Franco-Américains ont été placés ou replacés à la tête de leur ville. J'ai remarqué, entre autres, les noms de MM. Damase Caron, pour la cinquième fois, E. Lemay et M. Boucher, réélus maires des importants centres de Manchester, de Nashua et de Sommersworth.

### *Professeur à Rome*

Un autre prêtre canadien, le R. Père Louis Chagnon, S.J., après quelques années passées à donner des causeries sur les œuvres sociales et à exercer son ministère chez les siens, est allé reprendre à Rome, en Italie, sa chaire de philosophie. Il enseigne à l'Université Grégorienne, où se pressent environ 2,000 étudiants de toutes les parties du monde.

### *Victime de son zèle en Chine*

Une nouvelle plutôt sombre, cette fois, mais qui est quand même tout à l'honneur de notre race. Le R. Frère Edgar Gauvin, S.J., qui se dévouait au diocèse de Sou Tchéou, a succombé aux suites d'une blessure causée par une balle japonaise au cours d'une course apostolique. La mort de cet autre missionnaire de chez nous attirera les bénédictions du Ciel sur son pauvre pays d'adoption et probablement aussi sur son cher Canada d'où il s'était exilé en faveur des infortunés de là-bas.

### *Succès à Washington*

A une cérémonie tenue à la Bibliothèque du Congrès, à Washington, capitale des États-Unis, l'une des invités d'honneur n'était autre que notre compatriote Mlle Germaine Bruyère. D'elle, le journal *Evening Star* écrit, entre autres louanges: "On lui a fait une ovation et on l'a rappelée plusieurs fois". Et le musicien renommé Hans Kindler se permit d'adresser une lettre très élogieuse à notre cantatrice. Nos artistes brillent un peu partout, dans tous les genres.



*Les vacances sont finies?*

*André Mathieu triomphe*

Je vous ai déjà parlé de celui-ci; vous vous rappelez? Eh bien, cette fois, c'est chez nous qu'il se fait valoir. "Il y avait là, salle du Plateau, dit le critique musical réputé M. Frédéric Pelletier, une foule comparable à celle des grands concerts d'orchestre. Que cette foule se soit montrée enthousiaste, on ne doit pas en être étonné, le contraire eût été désolant." Tant mieux! Mais étiez-vous à cette même salle du Plateau, mes amis, à la matinée que notre jeune virtuose donnait, spécialement pour la jeunesse écolière, deux jours après? Voilà une manière de reconnaître le mérite et de l'encourager quand vous en avez l'occasion.

*Encore à l'honneur*

J'avais bien raison de vous parler de l'aviateur Louis Bisson. Il voit aujourd'hui couronnés les services qu'il a rendus à nos missionnaires du Nord canadien: le Souverain Pontife lui décerne la décoration *Pro Ecclesia et Pontifice*.

*Le plus grand Poète vivant  
de langue française*

De nom au moins, vous connaissez l'auteur de nombreuses saynètes radiophoniques, Robert Choquette. Vous avez dû jouir de plusieurs auditions de son *Curé de village* d'il n'y a pas si longtemps; vous suivez encore peut-être sa *Pension Velder*. Eh! bien, c'est cet écrivain de chez nous qu'un des plus célèbres professeurs de langue française à Paris, M. Charles Bruneau, de passage à Montréal, n'a pas craint d'appeler "le plus grand poète vivant de langue française". Et il s'est permis d'ajouter: "Il est possible qu'il soit ce grand poète que nous attendons et qui doit marquer dans l'histoire de la littérature française une page nouvelle". Faisant même la part d'une certaine flatterie qu'un visiteur aimable pourrait se permettre à cet endroit — que d'aucuns veulent toujours trouver enveloppée dans les affirmations françaises sur nous, — il n'en reste pas moins clair que notre compatriote se classe certainement parmi les meilleurs poètes du monde français de l'heure. Moi, j'en suis fier, et ça ne me gêne aucunement de le dire. Vous de même, petits amis? Maintenant, qui d'entre vous va devenir un grand poète à son tour? Ça vous fait sourire: mais pourquoi pas? Ce serait un moyen de vous distinguer comme un autre. Je suis convaincu que nous aurons en vous de bons écrivains plus tard. Pour cela, toi, un tel ou toi, une telle qui me lis et qui te sens des dispositions, le feu sacré, comme on dit,

entretiens-le bien, ce feu intérieur; il faut qu'il fasse briller ton nom un jour. En attendant, sois tout entier à ta tâche du moment. Fais bien ce que tu fais, c'est le meilleur moyen de préparer ton avenir.

Bonne année de... fierté nationale à tous!

Antoni JOLY

**Rions un peu**

La cliente. — Pourquoi mettez-vous tant de ficelle à ce morceau de viande?

Le boucher. — C'est du boeuf sauvage qui a été capturé au lasso.

\* \* \*

Le maire au garde du jardin public:

— Je n'ai jamais vu autant de papiers jonchant le sol. Comment cela se fait-il?

Le gardien:

— Le conseil municipal a fait distribuer hier des milliers de tracts implorant le public de ne pas jeter du papier à terre. Voilà le résultat.

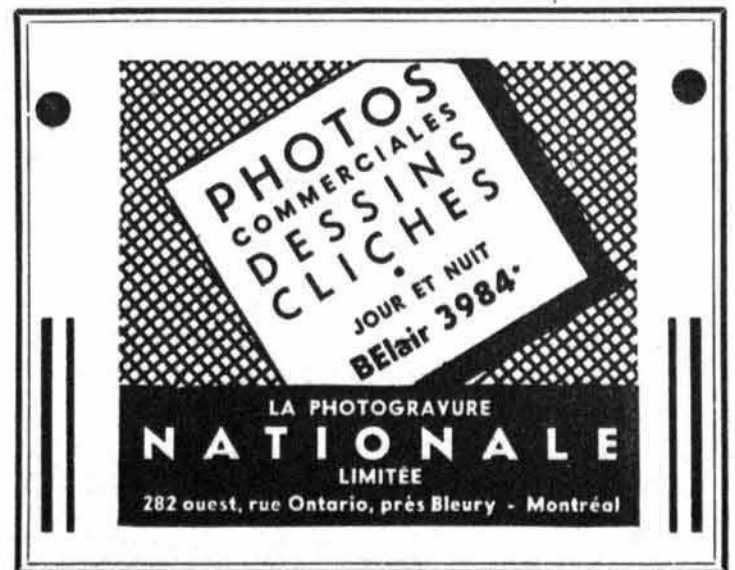
\* \* \*

Un Américain, de passage à Paris, ayant une visite à rendre dans un hôtel, avait laissé son parapluie au porte-manteau avec l'inscription suivante:

"Ce parapluie appartient à un homme qui peut donner un coup de poing de la force de 250 livres. — Reviendrai dans dix minutes.

La visite terminée, il vient chercher son parapluie, mais il trouve à la place une autre carte portant ces mots:

"Cette carte a été laissée par un homme qui peut courir 20 milles à l'heure. — Ne reviendrai pas.



FEUILLETON DE L'OISEAU BLEU

# Le Mariage de Josephite Précourt

par

Mlle MARIE-CLAIRE DAVELUY

de la *Société Historique de Montréal*

(Suite)

“Chère Belle-à-Saint-Denis-dormant,

**E**NFIN! tu es de retour de ton voyage aux États-Unis. Jules m'a appris cela, hier, la figure rayonnante. Où a-t-il pêché cette agréable nouvelle? Mystère. Mais les amoureux ont un instinct qui les met à la portée des renseignements au temps voulu. “Au moins, a-t-il ajouté, nous n'avons plus qu'à souhaiter quelques gelées précoces qui fassent fuir de la campagne notre amie du Richelieu” ! Puisse-t-il prédire juste!

Qu'as-tu vu de si fort attachant dans ce Vermont où tu t'attardes toujours? J'ai hâte d'en causer avec toi, car je te connais, chérie, il faudra te presser de questions pour que tu abandonnes ce mutisme souriant qui est une de tes caractéristiques.

Comme je suis l'antithèse de ta gracieuse personne et que je bavarde avec tous, avec tout au besoin, miroir, brise, ou mon vieux chien Toto, tu peux être sûre que ce papier, où je jette toutes sortes de confidences, ne contiendra aucune trace de réticence. J'ai d'ailleurs à t'annoncer une nouvelle extraordinaire, que tu es à cent lieues de soupçonner, une nouvelle à laquelle j'ai cru à peine moi-même au début, mais qui devient maintenant une charmante certitude; une nouvelle, enfin, qui t'intéressera à plus d'un titre. Mais narrons avec soin cette romanesque aventure que je puis diviser en deux phases: primo, un bel inconnu apparaît à l'horizon; secundo, le bel inconnu, chevaleresque et compatissant, secourt une dame en péril.

“Mais, est-ce possible, me demandes-tu, d'apercevoir un inconnu dans ce Montréal, dont nous connaissons tous les habitants dans les coins et les recoins? Tu divagues, ma pauvre Hélène!”

Voilà. Tu as tort. Tout existe, en chair, en os, en gestes, en présence. A la fin du printemps dernier, peu de temps après ton départ pour Saint-Denis, plusieurs de nos amies parlèrent d'un jeune homme aux yeux sombres, qui accompagnait souvent au parlement Maître Amable Berthelot. Tu connais ce dernier, ses trente-trois ans bien comptés et sa cour assidue auprès de la fille du juge Bédard?

Maître Berthelot s'accommodait fort bien, tout sérieux et savant qu'il était, de ce clerc qu'il avait découvert personne ne savait où. Il ne lui déplaisait pas qu'il fût rebelle à toute autre société que la sienne, car jamais on ne le vit le présenter à aucune de ses connaissances. Tout cela sentait le mystère, et nous y allions toutes de nos conjectures. “Qui est-ce, ma chère, mais qui est-ce donc? Sans doute, la pauvreté de ce clerc, qui est manifeste, l'oblige à se tenir à l'écart, mais un jeune homme pauvre, et aussi fier que pauvre, n'est pas toujours dédaigné par toutes... loin de là”!

Une visite d'affaires de Jules, au bureau de M. Berthelot, en juin dernier, mit fin à l'énigme. Blanchette accompagnait mon frère par extraordinaire, car je ne sais où le sort me retenait. Alors, voilà qu'en l'absence de M. Berthelot, l'inconnu reçoit Jules et Blanchette. Échange de saluts aussi froids que brefs. M. Berthelot entre. Il veut changer l'atmosphère. Il y introduit, ma chère, presque de la poudre. Car sais-tu qui était ce jeune homme qui intriguait la jeunesse féminine de Montréal, qui enveloppait de hautaine mélancolie ses habits rapés et ses allures d'Américain? Non, tu ne saurais le deviner, car pour toi, et tu ne t'en doutes guère, ce n'est pas un inconnu, au contraire, c'est une vieille, vieille connaissance. Eh bien, c'est... c'est ce Michel Authier que protégeait jadis ton frère Olivier. C'est ce Michel que ton enfance a bien connu, quoique tu ne m'aies fait aucune confidence, comme c'était d'ailleurs ton droit. Il se fait appeler Michel Des Rivières-Authier, à cause d'une promesse que lui a arrachée, paraît-il, son protecteur américain, Rodolphe DesRivières. Cet ancien exilé des Bermudes est mort récemment aux États-Unis et a désiré que son petit parent fasse ce voyage au Canada. Je ne sais rien de plus. Mais auparavant, attends et écoute, la seconde partie de mon récit.

Blanchette semblait soucieuse depuis qu'elle avait fait la connaissance du jeune Américain. Je la taquinais et, surtout, je la priais, chaque fois que nous croisions ce monsieur, dans la rue, de me le présenter. “Il ne tient à faire

aucune connaissance, Hélène, je t'assure, me répétait invariablement Blanchette. Et puis, tu le sais, je n'ai pas d'aplomb. Cela me générait d'aborder M. Authier, qui me salue toujours froidement, ne le vois-tu pas?" Pauvre Blanchette! Peut-on voir, chère amie, habitant sous le même toit et filles du même père et de la même mère, deux sœurs plus dissemblables que la timide Blanchette et moi-même?.. Ah! je t'assure que je bouillais d'impatience. J'attendais de mettre à profit la moindre petite chance... Que veux-tu, il m'intéressait tout autant que ma sœur, ce monsieur farouche et insensible à nos charmes... Et quels yeux intéressants il possédait! quelle mystérieuse gravité! Enfin, ma chère Josephte... il me plaisait, il me plaisait énormément... Il y eut du retard dans mes projets.

En juillet, mon père, ma mère, Jules, Blanchette et moi nous partîmes pour Niagara. Tu sais que le 29 de juillet dernier, un événement peu commun avait lieu à cet endroit. Mon père s'intéressait depuis longtemps au succès de l'ingénieur M. Ellet, un de ses amis, qui venait de construire un *suspension foot bridge* au-dessus du Niagara. L'inauguration en avait été annoncée pour l'été. Chacun attendait avec anxiété les résultats de cette entreprise hardie. J'y assistai donc, ma chère, en spectatrice, distraite peut-être, mais remplie d'admiration. M. Ellet, qu'il fallait voir vraiment, a traversé le pont suspendu, objet de sa science et de ses soins, sur une voiture légère, un *buggy*, à l'aller et au retour. Quel délire dans la foule! Mon père se redressait naïvement heureux! C'eût été Jules qui aurait figuré ainsi qu'il n'eût pas montré de plus vif orgueil. M. Ellet, au bout d'une demi-heure, traversa de nouveau le pont, cette fois dans une voiture attelée de deux chevaux. Cela pesait en tout, une tonne et demie. Derniers détails, "qui t'intéressent", m'a dit Jules, de qui je tiens ces chiffres: Cinq cents pieds du pont demeurent sans rampe ou garde-fou d'aucune sorte de quelque côté que l'on soit. Les dimensions générales de cette merveille sont ainsi: 220 pieds de haut, 762 de long, et 8 de large. Le spectacle était magnifique. Il comptait comme fond de tableau ces chutes incomparables que sont celles du Niagara. "Que n'étais-tu avec nous", répétait sans cesse Jules, en s'extasiant et en applaudissant. Eh! y a-t-il une occasion où ce brave enfant ne pense et ne parle de toi? Quel fidèle amoureux! Je me moque de lui, mais parfois il m'émeut, il n'y a pas à dire.

Au retour de Niagara, ma mère nous emmenait, Blanchette et moi, passer août et septembre presque en entier, dans un village du bas du fleuve. La plupart de nos amis de

Montréal et de Québec s'y trouvaient. Nous avons fait une villégiature des plus agréables, mais aucune distraction ne parvenait à me faire oublier l'énigmatique clerc de Maître Berthelot, dont les yeux tristes m'obsédaient de façon... de façon ridicule, vraiment!... C'est curieux, mais je me demande souvent comment il se fait, chère amie, que tu ne m'aies jamais dit que Michel Authier pouvait produire une telle impression? Mais peut-être est-ce mon amitié pour toi qui se traduit ainsi, j'aime qui tu aimes, qui tu as aimé... Jules ricane ou s'insurge en face de mon enthousiasme. Lui non plus ne veut rien faire, rien pour me rapprocher du jeune inconnu... Craint-il que le connaissant et le recevant chez moi, tu ne le rencontres de nouveau, Josephte? En amoureux clairvoyant, il voit en lui un rival possible... Il t'aime tant, le pauvre garçon!... Comme il se trompe, pourtant, en ses conjectures. Ton indifférence envers tout ce qui touche à tes connaissances d'autrefois, est sincère, n'est-ce pas? Il eût été facile, si tu avais désiré qu'il en fût autrement, d'entretenir quelques relations... Tu le vois, je pense tout haut avec toi, au risque même d'être indiscret... Mais tu es si bonne, quand refuses-tu d'être indulgente à mon égard... ?

Et me voici à la dernière partie de mon aventure. Elle est toute récente... Nous sommes rentrés à la ville à la fin de septembre. Rappelle-toi combien le temps s'est mis au frais à cette époque. Quel vent, quelle pluie continuels! Les arbres s'en sont trouvés si bien secoués que leurs feuilles ont jonché le sol plus tôt qu'à l'ordinaire. Tu connais mon goût pour les promenades dans la montagne, alors que nous enfonçons à chaque pas dans le moelleux tapis des feuilles multicolores. Leur bruissement m'enchanté, c'est un gémissement ininterrompu et bruyant qui nous isole de toute autre voix de la nature... Or, il arriva qu'un dimanche après-midi, au commencement d'octobre, je me promenais avec Blanchette dans un sentier du Mont-Royal. J'allais le nez au vent, suivant mon habitude... Mal m'en prit, je me heurtai soudain contre une roche cachée sous les feuilles... Le pied me tourna et je tombai rudement... Impossible de me relever, même avec l'aide de Blanchette. Dans quel embarras ne nous trouvions-nous pas, toutes deux! Nous regardions de tous côtés. Rien, ni personne ne semblait venir aux alentours. Bientôt, les yeux de Blanchette s'agrandirent. Un peu d'effroi y parut. "Que faire! que faire! gémissait-elle! Ah! nous

aurions dû obéir à père qui ne voulait pas que nous nous engagions sans escorte dans la montagne. Mais tu n'en fais jamais qu'à ta tête, et moi, j'ai toujours la faiblesse de te suivre..." "Allons, allons, Blanchette, dis-je, ne perds pas courage. Je suis tout de même plus à plaindre que toi. Attendons un peu. Il est impossible que le secours ne vienne pas... Appelons fortement, chacun notre tour..." Je venais à peine d'achever ces mots que nous entendîmes des pas non loin de nous... "Au secours! criai-je... Ici, s'il vous plaît!" Les pas s'immobilisèrent, puis après un second cri poussé cette fois par Blanchette, l'on se précipitait de notre côté, et, bientôt, le promeneur solitaire était devant nous. O surprise! Il n'était autre que Michel DesRivières-Authier... Ma chère Josephte, tu ne sauras croire, avec quelle courtoise dextérité, ce jeune homme, qui a des muscles d'acier, décida de la situation. Il me transporta dans ses bras, près du grand chemin, et courut chercher une voiture. Il fut une bonne demi-heure absent. Mais enfin, il revint et me fit prendre d'abord un cordial ainsi qu'à Blanchette. Puis, aidé du cocher, on m'installa dans la voiture. Et alors, ce bon samaritain, souleva courtoisement son chapeau, tout en donnant notre adresse au cocher. Il voulait s'écarter de la voiture... Tu me connais, Josephte. Je fis une scène terrible à ce Michel trop discret. Je défendis au cocher de faire avancer même d'un pas son cheval, sinon, je me jetterais en bas de la voiture. Bref, M. DesRivières-Authier dut monter dans la voiture et promettre de ne me laisser qu'une fois installée dans un fauteuil du salon chez nous. "Je ne veux plus que ce cocher me touche, murmurai-je encore, avec ses mouvements brusques, il m'a fait souffrir terriblement tout à l'heure". J'exagérais, très hypocritement, mais j'aurais inventé n'importe quel mensonge afin de parvenir à mes fins... qui était de nouer quelques relations avec le clerc farouche de M. Berthelot, au nez de mes amies et même de Blanchette, qui roulait des yeux mécontents en face de mes pseudo-gémissements.

A la maison, papa et maman, qui jouaient tranquillement aux échecs, au salon, demeurèrent interdits à notre entrée. Puis, les questions de maman commencèrent. Je riais sous cape, car je voyais mon sauveur se troubler, et surtout lutter contre le désir de s'enfuir au plus tôt. Mais allez donc désobéir à maman quand elle a décidé quelque chose. "M. DesRivières prendrait, certes, le souper avec nous, puis la remplacerait auprès de mon père à l'échiquier." Et M. Authier n'avait-il pas eu l'imprudence de déclarer qu'il connaissait très bien ce jeu? Tout se passa donc à ma

satisfaction, ce soir-là, sauf pour ma pauvre cheville, qui enflait, enflait et nécessita bientôt la présence du médecin. Comme nous en sommes voisins l'une des bonnes y courut. Jules entra vers sept heures, un peu avant que la clochette du souper eût sonné. Ma chère Josephte, ton admirateur a fait une de ses figures effarées qui auraient tenté le pinceau d'un peintre. Mais aussi songe qu'il trouvait le bel inconnu, dont la simple vue le vexait, installé chez lui, en face de père, penché avec intérêt sur l'échiquier. Les regardant jouer, Blanchette et maman n'avaient d'yeux, elles aussi, que pour l'échiquier. Non loin, dans un fauteuil, le pied confortablement posé sur un siège bas, je regardais Jules, entrer par une porte de fond, s'approchant de moi... Mon air narquois lui porta sans doute sur les nerfs, car, en haussant les épaules, il ressortit du salon sans avoir été vu par personne d'autres que moi. Quelques minutes plus tard la porte d'entrée de la maison se refermait sur lui.

La bonne entra alors et nous avertit que le souper était servi, et aussi que M. Jules ne pourrait prendre le repas à la maison, ce soir. Il priait qu'on l'en excusât...

Mon récit se termine ici, ma chérie, car si je suis guérie de mon entorse, je ne le suis guère du désir de revoir mon jeune chevalier. Il n'est revenu qu'une fois à la maison. Maman n'y comprend rien. Papa se désole, car il a trouvé en lui un joueur redoutable aux échecs. Tu connais sa passion pour ce passe-temps absorbant, mais je ne me tiens pas pour battue. M. Michel DesRivières-Authier ne m'échappera pas. Qui veut la fin prend les moyens, je les prendrai.

Ma chère Josephte, reviens au plus tôt à Montréal, n'est-ce pas? J'entends parler pour la fin d'octobre de bals et de sauteries... Ne dois-tu pas débiter dans le monde avec moi, cette année?

Jules dit pis que pendre de *Saint-Denis*, indigne, selon lui, de garder si longtemps un trésor tel que toi. Il semble au désespoir de ton séjour interminable à la campagne. Et moi donc! Et Blanchette, qui t'embrasse de tout son cœur en t'attendant.

Ta fidèle amie,

Hélène PAULET"

Sans replier la longue épître, Josephte la rejeta loin d'elle. Elle frémissait toute. Se pouvait-il? Michel était revenu au Canada sans lui en écrire le moindre mot. Elle avait la certitude maintenant que le visiteur mystérieux de Saint-Denis, en mai, c'était son compagnon d'enfance. "Au moins, se disait-elle, des larmes de vexation dans les yeux, il n'a pas oublié mon frère. Sans doute, c'est

qu'il n'aimait vraiment que lui. Il me donna jadis sa pitié, son affection pour l'amour d'Olivier... Car comment expliquer autrement l'indifférence, puis le parfait oubli qu'il me témoigne? "Oh! Michel, Michel, pourquoi n'ai-je pas, à ton exemple, rejeté tous les souvenirs émouvants de ma petite jeunesse? Sans doute, nos coeurs sont différents... Je ne puis, moi, chasser de mon esprit la bonté fraternelle si parfaite que tu me portas si longtemps... Mais pourquoi es-tu revenu?... Je pensais moins à toi depuis quelques mois... Mon mal s'engourdissait... Mon Dieu, reprenait intérieurement la jeune fille... Que vais-je devenir? Je rencontrerai Michel à chaque instant, soit dans la rue, soit dans les salons, partout, partout, sauf... dans mon salon! Hélène le dit beau, intelligent, charmant... triste aussi! Pourquoi?... Il aime peut-être une belle Américaine qu'il doit fuir... Oui, c'est le motif qu'a dû invoquer le bon Rodolphe DesRivières pour exiger un voyage au Canada qui guérirait Michel de sa peine... Et voici qu'Hélène le trouve à son goût... Pourtant, Michel ne saurait se plaire dans la société de cette âme un peu futile... Hélène est jolie, par ailleurs, et si amusante, si vivante..."

Lentement, Josephte se leva, puis se débarassa de ses vêtements de sortie et de toute sa toilette du jour. Elle revêtit une robe de maison. Elle se glissa dans un fauteuil et ferma les yeux. La tête lui élançait. Longtemps, elle demeura ainsi. Et seule, dans sa pensée revenait et se dressait sans trêve l'image de Michel. De temps à autre, Josephte murmurait: "Michel est revenu... sans me le dire... je ne suis plus rien pour lui... Et je vais le revoir sans cesse... Oh! Michel, Michel!"

La pendule sonna sept heures. A cet instant, on frappa à la porte et Mme Olivier Précourt entra.

— Comment Josephte, tu restes là, immobile, dans l'obscurité?... N'as-tu pas entendu la cloche du souper? Tu n'es pas souffrante, j'espère?

— Oui, cousine, un mal de tête insupportable...

— Pauvre mignonne! Pourquoi ne pas avoir appelé? J'aurais tenté de te soulager.

— Non, non, ne te mets pas en peine de moi. Je vais me mettre au lit de bonne heure. Césarine, notre vieille bonne, si dévouée, me montera un souper léger, ce soir.

— Je le crois bien. Elle se désole en bas. Elle voulait monter depuis une demi-heure. Je l'en ai empêchée, croyant que tu aimerais à être seule.

— Cousine Mathilde, personne ne me devine comme toi. Oui, la solitude complète, voilà ce que je désirais.



*De temps à autre Josephte murmurait: "Michel est revenu... sans me le dire... je ne suis plus rien pour lui..."*

— Hélène, avec ses confidences, ne t'a pas peinée, au moins? Je la redoute toujours.

— Oui, je le sais...

Mais la jeune fille n'ajouta rien d'autre, heureuse que l'obscurité cachât sa petite figure bouleversée.

— Allons, reprit Mathilde, tu m'excuses, je descends souper à la hâte. Je remonterai aussitôt. J'ai des projets à te communiquer et des nouvelles à t'apprendre. A moi aussi la correspondance de ce soir m'a donné à songer.

Quinze minutes plus tard, Mathilde Précourt revenait s'installer près de Josephte. Celle-ci avait eu le temps de réagir contre sa surprise et sa peine. Seuls, ses yeux, un peu fiévreux, et marqués de grands cernes, témoignaient d'une violente émotion. Les lettres d'Hélène n'étaient visibles nulle part.

— Eh bien, Josephte, te sens-tu mieux un peu? Césarine me dit t'avoir fait prendre une tasse de baume d'une vertu sans pareille.

— Je ne me sens pas plus mal, en tout cas.

— Ma chère petite, j'ai reçu une lettre très aimable de madame Louis-Hippolyte La Fontaine. Elle m'apprend des nouvelles vraiment extraordinaires.

— Oui? Lesquelles, cousine, si je ne suis pas indiscrette?

— Je me demande si je dois te les communiquer, ce soir. Tu as besoin de passer une bonne nuit, n'est-ce pas?

— Mais en quoi, une lettre de madame La Fontaine pourrait-elle me troubler?

— Si tu savais ce qu'elle m'annonce, enfant? Cet événement — c'en est un pour nous — te touche de près, va...

— Attendons à demain comme tu le dis. Ce soir, je prendrai tout au tragique.

— Je le voudrais, mais demain, sais-tu, je serai en route pour Montréal. Des affaires pressantes m'y appellent. Car, outre madame La Fontaine, d'autres m'ont écrit. Il y a urgence, Josephte, à ce que je parte demain, vraiment urgence.

— Et moi? Y suis-je tenue aussi?

— Tu feras ce qui te plaira. Pourvu que tu me rejoignes à Montréal, dans une dizaine de jours... tout sera bien.

— J'adopte tout de suite ce dernier parti.

— Ah!

— Cela te contrarie?

— Évidemment, j'aime à te sentir sans cesse près de moi. Mais je ferai le sacrifice de ta présence pour quelques jours, puisque tu le désires.

— J'y pense. Tu ouvriras seule, la maison de la rue Notre-Dame? J'aurai des remords de ne pas t'apporter mon aide. Allons, je partirai avec toi.

— Je t'en prie, ne te mets pas martel en tête pour si peu.

— Je fais toujours mon début dans le monde, en novembre, n'est-ce pas?

— Je le désire, Josephte.

— Cousine, je suis une ingrante, mais jamais préparatifs de fêtes ne m'auront causé si peu de plaisir.

— Tu n'es pas mondaine; mais une fois environnée de tes amis, d'aimables et brillantes connaissances, tu t'amuseras, tu riras avec tous.

— Environnée d'amis! murmura Josephte. Il en manquera cependant... hélas!

— Que veux-tu dire, Josephte?

— Rien, rien, cousine. Ce soir, vois-tu, je n'arrive pas à secouer ma mélancolie.

— Je te trouve plus mystérieuse que mélancolique. Pauvre Josephte, si tu avais besoin de consolation, de conseils aussi, tu viendrais vers moi, au moins, dis?

— A qui donc irai-je, cousine? Toi seule es restée fidèle et incomparablement bonne. Pauvre petite sœur d'Olivier que serait-elle devenue sans toi?

— Josephte! Quel ton désabusé!

— N'y fais pas attention.

— Au contraire. La petite sœur d'Olivier, comme tu viens de te qualifier tristement me fait pressentir beaucoup de choses par son attitude... Allons, avoue que la lettre d'Hélène t'a fait du mal.

— Eh bien, oui, cousine.

— Laisse-moi lire cette lettre. Je t'épargnerai ainsi la reprise de confidences qui te bouleversent. Josephte, aie confiance. Ne te désespère pas ainsi, toute seule, dans le silence, le repliement.

— Comme tu es bonne. Cela me réconforte.

— Ton chagrin, c'est mon chagrin.

— Chère cousine!

— C'est cela, redresse-toi, souris-moi.

— Et cette nouvelle à m'apprendre, en outre des projets de départ? Qu'est-ce donc?

— Ce que tu sais déjà. Ce qu'Hélène vient de t'apprendre.

— Que veux-tu dire?

— Ma pauvre petite, ne jouons pas à cache-cache. Tu m'as déclaré gentiment tout à l'heure que je te devinais sans cesse.

— C'est vrai.

— Alors, ton visage triste, pâli, tiré même, qui peut le rendre ainsi, sinon un petit événement que nous avons appris toute deux par des sources différentes?

— Un petit événement?

— Un important événement si tu veux. Notre Michel est de retour au Canada.

— *Notre Michel*, dis-tu? Se souvient-il seulement de nous?

— Je suis lente à me former une opinion sur les gestes d'autrui, sur certaines situations que je ne comprends pas très bien... La droiture de cœur de Michel est indéniable. J'attends qu'il s'explique.

— Je n'y tiens plus, moi. Il n'aimait qu'Olivier. Pourquoi ne pas suivre son exemple: oublier?

— Est-ce ton cœur qui parle, Josephte?

— Il est blessé à mort mon cœur.

— A ton âge? Tu vas à l'extrême. Le soleil n'a qu'à paraître.

— Tu as été aimée fidèlement, uniquement, cousine. Tu n'as jamais connu le chagrin de l'abandon.

— Tu seras aimée, toi aussi. Tu l'es déjà.

— Par Jules Paulet? Il m'est indifférent. Tous, maintenant, me sont indifférents.

— Tous? Sois franche, petite. Ton amertume ne trompe que toi. Si tu souffres ainsi, c'est parce qu'un sentiment...

— Je t'en prie, cousine.

— Permetts qu'en cet instant où tu es bouleversée par la nouvelle du retour de Michel, je mette le doigt sur la plaie. Aussi bien, il faudra adopter une attitude. Nous rencontrerons sans cesse Michel sur notre chemin. Montréal n'est pas une très grande ville.

— Je l'éviterai.

— Pas du tout, au contraire. Tu te trahirais ainsi, au grand contentement de certaines personnes. Tu sais que les mondains sont friands de ces petits faits.

— Que faire?

— Te réfugier dans un autre amour, peut-être? fit lentement Mathilde en regardant avec attention Josephte. Elle la vit tressaillir... Si l'amour de Michel n'est plus possible, je connais plusieurs jeunes gens qui ne deman-

dent qu'à passer, à ton égard, de l'admiration à un sentiment plus tendre. Ils sont dignes de toi, par ailleurs.

— Tu es cruelle de parler ainsi.

— Je parle avec bon sens, Josephthe.

— Alors, si Olivier eût refusé ton amour, jadis, tu te serais consolée avec un autre?

— Tais-toi, petite, par pitié.

— Tu vois, il y a des remèdes, pardonne-moi de le dire, qui semblent odieux.

— Josephthe, murmura soudain Mathilde avec tendresse, en venant s'agenouiller près de la jeune fille qu'elle prit tout contre elle, Josephthe, tu l'aimes donc beaucoup ce Michel que tu n'as pas revu depuis longtemps et qui semble nous délaisser?

— Je ne sais plus... je souffre, voilà ce dont je suis sûre... Mais ne te déssole pas ainsi pour moi. Il y a longtemps que je vis avec cette blessure... C'est tout ce qui me reste de Michel... Elle m'est peut-être plus chère que lui, aujourd'hui... Est-ce assez étrange?

— Josephthe, n'aie pas ces yeux fixes, sans larmes. Sois courageuse. Sois fière comme tu sais si bien l'être parfois.

— Il n'y paraîtra plus dans quelques heures, n'aie aucune crainte. Mais, ce soir, tu m'as presque forcée à me trahir... Quitte-moi, maintenant, cousine. Tu as tant à faire si tu pars demain. Je me sens mieux.

— C'est bien vrai, Josephthe?

— Veux-tu que je le prouve? Je cours t'aider à faire tes malles.

— Non, petite. Demain, je ne dis pas. Ainsi, nous serons dix jours séparées?

— Mettons cinq ou six jours.

— Tu me rends très heureuse, Josephthe, en me faisant cette concession de quelques jours. Allons, bonsoir... Ah! tu oubliais de me remettre la lettre d'Hélène.

— La voici. Tu me la rendras demain, n'est-ce pas? Bonsoir, cousine.

## V — UNE ENTREVUE

A SON arrivée à Montréal, Mathilde prit une voiture. Le trajet n'était pas long, du quai du bateau à sa demeure, mais elle était entourée de colis qui l'obligèrent à invoquer de l'aide. Elle soupira en passant près de l'ancienne maison où son père était mort, et qui s'élevait à deux pas de la rue Bonsecours. Elle se demanda si elle avait bien agi en échangeant la vieille maison familiale contre une autre plus moderne, située à deux pas de la côte Saint-Lambert, rue Notre-Dame. Mais en se souvenant qu'Olivier avait manifesté jadis le désir d'acheter cette propriété, en se répétant que Josephthe la préférerait à toute autre, son front se rasséréna. Tout à coup,

une exclamation résonna près d'elle, et, avec un retentissant: "Cocher, arrêtez s'il vous plaît", elle vit Hélène Paulet sauter dans la voiture.

— Madame Précourt? Non, mais je ne puis le croire. Quel plaisir de vous voir revenue à Montréal... Et Josephthe?

— Bonjour, Hélène, reprenait posément Mathilde. Toujours froufrou, et fraîche!... Josephthe?... Elle demeurera cinq ou six jours encore dans notre vieille maison de Saint-Denis. C'est toujours à regret qu'elle la quitte.

— Vraiment, ce n'est que l'affaire de quelques jours?

— Oui, Hélène.

— Elle a reçu mes lettres?

— Tu les adresses toujours très bien, répondit en souriant Mathilde, qui ne voulait pas que son attitude fit croire qu'elle avait pris connaissance de cette correspondance.

— Josephthe vous a-t-elle fait part de la grande nouvelle que je lui annonçais?

— Ce n'était pas du tout nécessaire. J'ai des correspondantes moi aussi à Montréal. On m'a appris bien vite le retour de Michel.

— Michel DesRivières-Authier est charmant.

— Tu le vois souvent?

— Pas assez à mon gré. Il vit en ermite. Il refuse tout. Mais je le croise souvent dans la rue.

— Et tu as toujours quelque chose à lui communiquer?

— La *Minerve* ne lui apprend rien à côté de moi, réplique en riant la jeune fille.

— Quand seras-tu sérieuse, Hélène?

— A trente ans, si je suis belle et intéressante comme vous.

— Flatteuse!

— Allons, vous voici chez vous, madame. Voulez-vous de mon aide?

— Merci, Hélène. Je préfère te revoir quand tout sera en ordre, car ta conversation amusante me ferait perdre du temps.

— Madame Précourt, vous vous moquez de moi.

— Tu salueras tes chers parents pour moi. Où est Blanchette?

— Elle accompagne maman à une assemblée de l'Orphelinat catholique, à la maison des Récollets. J'ai refusé d'y aller. Leur sainte présidente, madame Denis-Benjamin Viger, me fait rentrer sous terre. Mais... je vous retarde. Au revoir, madame, quelle bonne nouvelle, vous me permettez de rapporter à Jules. Josephthe, Josephthe qui sera à Montréal dans cinq jours!...

Dans l'après-midi, vers cinq heures, Mathilde Précourt fit interrompre tout travail. Assez d'ordre, d'ailleurs, régnait un peu par-



— Michel ! Toi ! murmura Mathilde Précourt, en lui tendant la main.

tout. Elle fit allumer les lampes au salon par la bonne qu'elle réengageait tous les automnes, à son arrivée à Montréal, puis pria qu'on la laissât bien tranquille jusqu'à six heures. Elle avait à examiner et à ranger certains papiers.

Le silence régnait à la maison, lorsque le marteau de la porte d'entrée retentit par deux fois. Mathilde, très occupée à lire un document d'affaires, entendit vaguement qu'on parlait dans le vestibule. Puis, on frappa à la porte du salon. "Entrez", répondit-elle doucement, sans lever les yeux.

— Eh bien, demanda-t-elle encore, n'entendant rien, que me voulez-vous, Julie ?

Elle leva les yeux et poussa un cri de surprise. Michel était devant elle, chapeau bas, et les yeux ardemment fixés sur elle.

— Michel ! Toi ! murmura-t-elle, en lui tendant la main.

— Pardonnez-moi, madame, dit enfin celui-ci d'une voix rauque, et en portant respectueusement à ses lèvres la main de Mathilde. J'ai presque terrorisé votre domestique par mon refus d'obéir à la consigne : aucune visite n'était permise, cet après-midi chez vous.

— J'arrive de Saint-Denis. La maison n'est guère en état...

— Oui, je sais que ma présence est intempestive en ce moment, mais je brûlais du désir de vous revoir...

— Prends un siège, Michel. Maintenant que tu as levé toutes les défenses, causons sans plus de cérémonie.

— Vous êtes toujours bonne, princesse de mon enfance.

— Non, non, Michel, ne m'appelle plus ainsi. Tu me fais mal.

— Je ne le mérite guère, non plus.

— Ce n'est pas cela. Mais de te voir, de t'entendre, à un moment où je ne m'y attendais pas, me ramène de façon poignante vers le passé.

— Mon émotion égale la vôtre, madame.

— Michel, depuis quand es-tu de retour au Canada ?

— Depuis mai dernier.

— Et nous sommes en octobre. Oh ! Michel ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Oui, murmura le jeune homme en baisant la tête, je mérite ces reproches que vous formulez à peine, mais...

— Qu'y a-t-il, enfant ?

— Je voulais vous revoir dès mon arrivée, madame, mais vous seule. Il y a longtemps que je guette l'instant d'accourir ici. L'attente m'a été affreusement pénible... Lorsque tout à l'heure, on m'a appris...

— On ? Hélène Paulet sans doute ?

— Oui, madame. Elle est venue, il y a une heure à peine, porter une lettre de son père au bureau. M. Berthelot était absent. Alors, elle a un peu causé avec moi. La nouvelle de votre arrivée qu'elle m'apportait m'a fait bondir hors de mon fauteuil. Dès que M. Berthelot est entré, je me suis enfui, sans explication, à sa surprise intense.

— Tu t'es fait des amis à Montréal, Michel ?

— Mon patron est la bonté même.

— Je parle d'Hélène Paulet.

— Ce ne sont pas des amis, mais des connaissances et que je fuis... Ces mondaines sont trop riches pour moi... je ne suis qu'un pauvre clerc, sans relations, ni espoir d'avenir. D'ailleurs, leur frère Jules ne peut me souffrir...

— Peut-être voit-il en toi... un danger.

— Je ne vous comprends pas.

— Jules Paulet voudrait épouser \*Josephte. Il faut bien que tu saches cela ! Il l'aime sincèrement, je crois. Alors, il craint que la magie des souvenirs d'enfance te redonne du prestige aux yeux de Josephte.

— Josephte ! murmura avec douceur le jeune homme en tenant les yeux fixés à terre.

— Oui, Josephte, qui n'a jamais compris le silence indifférent que tu gardes.

— Le silence seulement, madame. Indifférent est de trop, reprit Michel au bout de quelques instants de réflexion et en regardant bien en face Mathilde Précourt, qui l'examinait avec attention de son côté.

— Michel, pourquoi, lorsque tu es venu à Saint-Denis, en mai...

— Qui vous l'a dit ?

— Tu as été remarqué comme étranger, mais la désignation qu'on a faite de toi ne laissait pas beaucoup de doute.

— J'avais un besoin brûlant de revoir les lieux où j'avais été si heureux. Puis, la tombe de mon bienfaiteur m'attirait avec la force de l'aimant... Oh! pardon, madame, je suis un maladroit... Ne pleurez pas... Mon Dieu!...

— Michel, crois-tu... que je ne... me... souviens pas... comme toi... Comme nous l'avons aimé tous deux...

— Tous trois!

— C'est vrai... ma petite Josephte, je l'oubliais... Alors, Michel, dis-moi, ce mot délicat que tu viens d'avoir pour Josephte... que signifie-t-il au juste?

— Rien, madame. Sinon, que le protégé des Précourt n'a rien, rien oublié en ce qui concerne tous ses bienfaiteurs, tous, sans exception.

— Comme je te retrouve, Michel! Ta fierté se trahit toujours.

— Ma reconnaissance aussi, j'espère?

— Et ton affection pour Josephte?

— A quoi bon parler de sentiment qu'il serait imprudent... de... conserver.

— Qu'est-ce que tu dis?

— Madame Précourt, croyez-vous que je ne connaisse pas le rang social inférieur que j'occupe? Je suis un très pauvre, sans beaucoup d'avenir en perspective, je vous le disais tout à l'heure, je le répète encore. Alors, comment oser porter les yeux sur une étoile inaccessible. Non, j'aime mieux le comprendre moi-même et non l'entendre dire par des riches, me dédaignant... et sans pitié.

— Tu nous exceptes, j'espère, en parlant ainsi?

— Certes. Et c'est justement parce que vous n'êtes pas ainsi que je ne puis mettre votre générosité à l'épreuve.

— Pauvre Michel!

— Vous me plaignez. J'ai raison, n'est-ce pas?

— Il y a de nobles cœurs, partout, Michel, parmi les gens riches comme parmi les pauvres. Mais, crois-moi, il vaut mieux ne pas pousser les choses à l'extrême. Je comprends jusqu'à un certain point ta prudente réserve auprès de Josephte, comme de toute autre jeune fille. Tu n'as à leur offrir encore — je dis encore — aucun avenir. Mais de là à fuir toutes relations qui te plaisent, ou te feraient du bien au cœur, je crois que tu as tort. Un juste milieu ne serait-il pas préférable?

— Vous me conseillerez d'aller au-devant d'avaries, ou de peines probables?

— Michel, la vie ne les épargne à personne. Il faut parfois ne pas comprendre certaines mesquineries, s'élever au-dessus d'elles, en tout cas. Et il faut en même temps s'épanouir, dilater son cœur auprès des quelques amis dont on a éprouvé l'amitié.

— Eh bien, madame, si jamais j'accepte de passer comme une ombre, modeste et rapide à s'évanouir, à certaines réceptions mondaines, ce sera en me souvenant de vos paroles.

— Il faudra venir au bal de Josephte, en novembre, Michel?

— J'y songerai. Allons, madame, je vous laisse. Comme cette visite m'a fait du bien!

— C'est au revoir, Michel? Ne l'oublie pas.

— Je me souviendrai. Mais Josephte voudra-t-elle me revoir? Elle ne me pardonnera jamais mon attitude d'hier, d'aujourd'hui, hélas!

— Michel, il faudra être indulgent pour notre petite Josephte. Elle a déjà beaucoup souffert dans sa vie.

— Et moi qui voudrais lui épargner l'ombre même d'un chagrin, reprit le jeune homme d'un ton douloureux.

Puis, il se pencha de nouveau sur la main tendue de Mathilde Précourt, qui murmurait: "Pauvres enfants! je vous comprends si bien tous deux... Que la Providence nous vienne en aide!"

— Merci, *ma princesse*, souffla encore Michel. Il quitta vivement la pièce, puis la maison. Mathilde, à la fenêtre, suivit longtemps le jeune homme du regard. "Quel caractère, que cet enfant qu'Olivier aimait... Ma petite Josephte aurait en lui un compagnon à la fois fort et si profondément aimant... Mais qu'a-t-il comme situation, comme avenir... tandis que ce Jules Paulet... A la grâce de Dieu, encore une fois. Il dispose si bien des événements de nos pauvres vies!"

Marie-Claire DAVELUY

(A suivre)

## Pour rire

Un joli mot de Mgr Freppel, alors qu'il était abbé.

Une de ses pénitentes lui demande un jour:

— Monsieur l'abbé, la coquetterie est-elle un péché mortel?

— Non, madame, car si cela était, il y a longtemps que vous en seriez morte...

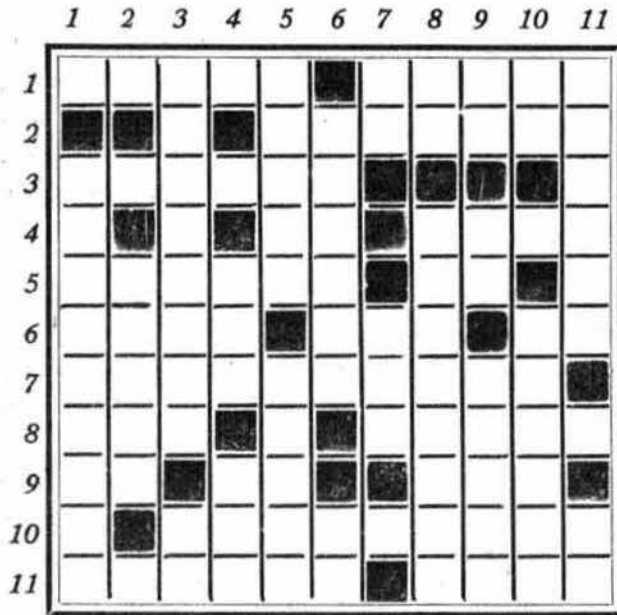


# Concours de décembre 1939

GENS ET CHOSES DE CHEZ NOUS

Par COUSINE FAUVETTE

## MOTS CROISÉS



### HORIZONTALEMENT

- 1 — Femme de service.— Temps que met la terre à faire sa révolution autour du soleil.
- 2 — Jeune pianiste contemporain surnommé le Mozart canadien.
- 3 — Jésuite, missionnaire au Canada (1633), se dévoua pendant 14 ans aux missions huronnes, mourut héroïquement en 1648 sous les coups des Iroquois.
- 4 — Consonnes.— Héros de la fable de la Fontaine, *le gland et la citrouille*.
- 5 — Ville et port de l'Italie (près de Gênes).— Article contracté masculin.
- 6 — Éditeur et imprimeur canadien, né en 1818; fondateur du journal de Québec.— 14e, 19e et 21e lettres de l'alphabet.— Pronom personnel.
- 7 — Délégué apostolique au Canada.
- 8 — Consonnes et voyelle.— Lac, élargissement de l'Outaouais.
- 9 — Pronom personnel.— Lettres finales d'un grand nombre de mots russes.— Préfixe grec signifiant égalité.
- 10 — Poète canadien-français, né à Lévis en 1839; nous avons commémoré, au Canada français, en novembre dernier, le 100e anniversaire de naissance de ce barde national.
- 11 — Ville de France (Maine et Loire). — Genre de dicotylédones, plantes officinales, à odeur désagréable.

### VERTICALEMENT

- 1 — Célèbre philosophe, physicien et géomètre français du XVIIe siècle.
- 2 — Petit sachet plein de charbon en poudre pour calquer les dessins.
- 3 — Jeune religieuse; petit pain d'épice de forme ronde fabriqué dans les couvents de religieuses.— Verbe être italien, au passé défini, 3e personne du singulier.
- 4 — Préfixe grec signifiant: bouillir (zein) ou épeautre (zéa).— Voyelle et consonnes.
- 5 — Corindon granulaire fort dur qui, réduit en poudre, sert à polir, à user les métaux, le diamant.— Buttes qui s'élèvent sur les plaines d'Abraham aux portes de Québec.
- 6 — Artiste canadienne née à Chambly, en 1847, du nom de Marie-Emma Lajeunesse, surnommée la *reine du chant*.

- 7 — Préposition anglaise.— Liqueur qui s'exprime des viandes, des plantes.
- 8 — Abréviation de l'Etat du New-Hampshire.— Archevêque de Montréal, successeur de Son Excellence Mgr Paul Bruchési.
- 9 — Conjonction de négation.— Article contracté masculin.— Femme de lettres française (1798-1885).
- 10 — Voyelles.— Figure de rhétorique qui consiste à dire moins pour faire entendre plus.
- 11 — Une des cinq parties du monde.— Préposition, vieux mot qui signifie dans les, en matière de.

Faire parvenir ses solutions, au plus tard le 20 janvier à L'OISEAU BLEU, 1182, rue Saint-Laurent, Montréal, Québec.

\* \* \*

## Solution du problème de novembre 1939



## Gagnants du concours

- En décembre, le sort a favorisé:
- 1.— Mlle Thérèse Roch,  
4307, avenue de Lorimier, Montréal,  
*École de Sainte-Véronique*.
  - 2.— Mlle Pauline Thomas,  
384, rue Victoria,  
Saint-Lambert, Québec,  
*Couvent de Saint-Lambert*.
  - 3.— M. Georges Daemen,  
469, rue Saint-Marc,  
Chutes Shawinigan, Québec,  
*École supér. de l'Immaculée-Conception*.
  - 4.— Mlle Thérèse Jarry,  
320, rue de l'Église, Verdun,  
*Académie de N.-D.-des-Sept-Douleurs*,  
Congrégation de Notre-Dame.
  - 5.— Mlle Béatrice Demers,  
29, rue Laich, App. 18,  
Sudbury, Ontario.
  - 6.— Mlle Fernande Legault,  
45, avenue des Sources, Strathmore,  
Comté de Jacques-Cartier, Québec.

\* \* \*

Chacun des gagnants a reçu en prime de la *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal* la somme de cinquante sous.

## Une page d'histoire

### PHILIPPE DE RIGAUD

*Les Hunards, les Lévis, les Rigauds  
Ont chassé les Visigoths.*

*Les Lévis, les Rigauds, les Voisins  
Ont chassé les Sarrasins.*

**C**E PROVERBE languedocien révèle l'antique origine et aussi la haute opinion que l'on avait, dans le midi de la France, de la famille de Rigaud. Onze générations s'étaient, en effet, illustrées avant la naissance de Philippe de Rigaud, cinquième fils du baron de Vaudreuil et de Marie de Château-Verdun, né en 1643, au château de Revel.

A la mort de son père, Philippe de Rigaud, alors âgé de seize ans, fit du service dans la première compagnie des mousquetaires du roi. Il y demeura six ans. Il passa ensuite dans d'autres régiments et y devint brigadier, puis colonel. Nommé par le roi commandant des troupes du détachement de la marine en Nouvelle-France, le 17 mars 1687, il s'embarqua peu après pour le Canada à bord de l'*Arc-en-ciel* et franchit l'Atlantique en vingt-sept jours; traversée ultra-rapide à cette époque. Le 4 juin, jour de la Fête-Dieu, il débarquait à Québec.

Le 21 novembre 1690, âgé de quarante-sept ans, il épousa à Québec une jeune fille de dix-sept ans, Louise-Élisabeth de Joybert, filleule du comte de Frontenac, qui avait reçu son éducation chez les Ursulines.

En 1697, le marquis de Vaudreuil devint gouverneur de Montréal. C'est sous son administration que fut signée la paix de 1701. Les délégués de trente-huit nations sauvages, en costume de fête, vinrent à Montréal pour y enterrer la hache de guerre.

Le 1er août 1703, il est promu au poste de gouverneur du Canada. Pendant neuf ans, il organisa avec succès des expéditions contre les Anglais, qui tentaient de soulever les Sauvages pacifiés par les Français.

De 1712 jusqu'à la fin de son administration, M. de Vaudreuil travailla avec sagesse et constance à la prospérité de la colonie. Il développa le commerce et l'industrie, réorganisa les finances, s'attaqua à la réforme de l'administration intérieure qui laissait à désirer. Il fit achever les fortifications de Québec et bâtit un mur d'enceinte autour de la ville de Montréal. D'accord avec Monseigneur de Saint-Vallier, il opéra un remaniement des divisions paroissiales. Quarante-deux paroisses furent formées sur la rive gauche du fleuve Saint-Laurent et trente-quatre sur la rive droite. En bon officier qu'il était, il consolida les cadres de l'armée.

Le marquis de Vaudreuil négligea même ses intérêts personnels et ceux de sa famille pour se consacrer entièrement au service du roi. Il mourut à Québec le 10 octobre 1725. L'annaliste des Ursulines a écrit: *Pendant vingt-deux ans, le cultivateur, le commerçant et le militaire n'ont eu également qu'à bénir son nom.* Bref témoignage, mais combien éloquent.

A l'exemple des grands serviteurs de la Nouvelle-France, les administrateurs de la *Sauvegarde*, compagnie canadienne-française d'assurance sur la vie, travaillent à l'organisation économique du Canada. Ils ont fait de la *Sauvegarde* une société puissante. Ils vont de l'avant.



PHILIPPE DE RIGAUD  
Marquis de Vaudreuil  
1643—1725

# Pièces de Théâtre • Monologues

LE PLUS GRAND CHOIX À MONTRÉAL

Pièces de théâtre pour hommes, jeunes gens, garçonnets,  
pour dames, jeunes filles ou fillettes.  
Dramas ou Comédies — Élocutions, Déclamations, Monologues.

*Notre catalogue vous sera envoyé gratuitement sur demande*

54 ouest,  
rue Notre-Dame

## GRANGER FRÈRES

Lancaster  
2171

(Nos magasins ferment à 1 heure p.m. les samedis)

*rentes viagères*



Il est des vérités qu'il faudrait tonner à coups de canon. Exemple : LA RENTE VIAGÈRE EST INDISPENSABLE. L'imprévoyant en consommant plus qu'il produit diminue les épargnes des autres. Il est aussi dangereux pour leur santé économique que le contagieux pour leur santé physique.

✻ CAISSE ✻  
NATIONALE  
D'ÉCONOMIE

41 ouest, rue S.-JACQUES  
Montréal — HARBOUR 3291

*garanties*



IMPRIMERIE LE DEVOIR, MONTRÉAL